



Théâtre : Sylvain Creuzevault livre un Dostoïevski de combat à l'Odéon

Le metteur en scène a opté pour une approche contemporaine et épurée des « Frères Karamazov ».

Par Brigitte Salino

Publié hier à 18h57 • Lecture 3 min.

Article réservé aux abonnés



« Les Frères Karamazov », de Dostoïevski, adaptation et mise en scène de Sylvain Creuzevault. SIMON GOSSELIN

Les Démons à la Comédie-Française, *Les Frères Karamazov* à l'Odéon-Théâtre de l'Europe. Dostoïevski tient le haut de l'affiche, cet automne à Paris, et c'est une chance de voir deux approches aussi différentes de son œuvre, ne serait-ce que sur un point : à la Comédie-Française, le Flamand Guy Cassiers joue jusqu'au vertige avec des écrans ; à l'Odéon, le Français Sylvain Creuzevault mise insolemment sur un plateau nu. La sophistication technique n'est pas son affaire. Il lui a toujours préféré celle des signes, de la pensée en mouvement, incarnée. De ce point de vue, son nouveau spectacle est une réussite incontestable.

Avec *Les Frères Karamazov*, Sylvain Creuzevault arrive au terme d'un parcours dans l'œuvre de Fédor Dostoïevski (1821-1881), qui l'a mené à porter à la scène *L'Adolescent*, *Crime et Châtiment*, *Les Carnets du sous-sol* et *Les Démons*. La crise sanitaire a bousculé son projet initial : présenter le roman dans deux spectacles qui devaient être programmés dans la foulée, à l'Odéon, l'un consacré à son chapitre le plus célèbre, *Le Grand Inquisiteur*, l'autre à l'histoire des frères Karamazov. Seul le premier a pu être joué en octobre, entre deux confinements. C'était un détonateur qui posait la question de la liberté dans les champs politique et religieux, d'hier à aujourd'hui, de Karl Marx à Donald Trump. Dans cette approche très contemporaine, Heiner Müller dialoguait avec Dostoïevski.

Pour *Les Frères Karamazov*, Sylvain Creuzevault s'en tient au texte du roman traduit par André Markowicz. Mais il se fait « *charcutier* », selon son mot. Entendez que, en plus des coupes, il revendique « *l'infidélité à la lettre du texte (...)* nécessaire pour retrouver un esprit théâtral dostoïevskien ». Et il s'appuie sur l'analyse fameuse de Jean Genet, pour qui le génie des *Frères Karamazov* tient dans le fait que sans cesse l'auteur apporte la contradiction à ses affirmations. Ainsi, solidement armé, Sylvain Creuzevault conduit l'attaque. Car c'est bien un combat qui se livre sur le plateau de l'Odéon. Un combat entre un père et ses fils, entre le bien et le mal, entre la vérité et le mensonge – à la vie, à la mort.

« L'offense jusqu'à l'esthétisme »

Tout se passe entre les murs blancs du couvent où, dans le livre deuxième du roman, le starets Zossima reçoit Fiodor Karamazov et son fils Dmitri, pour régler un différend sur l'héritage qui les oppose. Ils sont bientôt rejoints par les deux autres fils nés d'un second lit, Ivan et Alexeï. C'est par cette scène que commence la représentation. Et aussitôt, le ton est donné. Le starets, malade, se déplace avec une perfusion sur pied. Le père porte une veste en cuir bleu. Il se présente comme « *un bouffon* », un jouisseur et menteur invétéré qui « *aime l'offense jusqu'à l'esthétisme* ». Pour lui, les discothèques qu'il dirige remplissent la même fonction que les monastères : elles contribuent à maintenir l'ordre en Russie, explique-t-il au starets. Il parle haut, il est emphatique, veule, antipathique et irrésistible car c'est Nicolas Bouchaud qui le joue, et son interprétation est magistrale.

Comment résister à un tel père ? Ou tout simplement exister ? Telle est la question des trois frères, Dmitri l'incontrôlable (Vladislav Galard), Ivan l'intellectuel (Sylvain Creuzevault), Aliocha le doux (Arthur Igual). Comment vivre dans une Russie, où « *des choses terribles se préparent, les démons se lèvent* », selon le starets Zossima ? Le spectacle explore ces deux pôles, avec une grande liberté. L'intrigue policière autour de la mort du père est présente, comme dans le roman, mais elle compte moins dans la représentation que le débat d'idées sur la filiation et les tiraillements entre la foi et le capital, le cynisme et la bonté. Sylvain Creuzevault les soulève d'une manière enlevée, vivante, et souvent drôle. Que l'on rie avec *Les Frères Karamazov* n'est pas la moindre vertu du spectacle, qui offre le plaisir rare de voir une pensée réellement incarnée. Car tout passe par les corps, qui peuvent suer de honte, fléchir sous le malheur, durcir dans la méchanceté ou irradier de lumière. Ce sont les corps de comédiens qu'il faudrait tous citer : ils rendent à Dostoïevski ce qui lui revient.

📖 *Les Frères Karamazov*, de Dostoïevski. Traduction : André Markowicz.
Adaptation et mise en scène : Sylvain Creuzevault. Odéon Théâtre de l'Europe, place de l'Odéon, Paris 6^e. Tél. : 01-44-85-40-40. Du mardi au samedi à 19 h 30, dimanche à 15 heures. De 6 € à 40 €. Durée : 3 h 15.
Jusqu'au 13, dans le cadre du Festival d'automne. Les 23 et 24, à L'Empreinte, scène nationale de Brive-Tulle (Corrèze).

Brigitte Salino



CULTURE

UNE VERSION ILLUMINÉE DES « FRÈRES KARAMAZOV »

L'ADAPTATION PAR SYLVAIN CREUZEVULT DU DERNIER CHEF-D'ŒUVRE DE DOSTOÏEVSKI N'EST PAS ORTHODOXE – QUOIQUE –, MAIS HAUTEMENT RÉJOUISSANTE. UN GRAND MOMENT JUBILATOIRE.

ANTHONY PALOU apalou@lefigaro.fr

Les *Frères Karamazov*, une grande bouffonnerie ? Le metteur en scène Sylvain Creuzevault voit la chose ainsi et il n'a pas tort. Les titres des chapitres du livre son assez cocasses. Deux exemples : « Confession d'un cœur ardent. La tête en bas » ou encore : « Un brin de causette en prenant un petit cognac ». Dostoïevski est depuis des années le compagnon inféquentable du metteur en scène. Le génie russe l'a imbibé. Il en a saisi la farce et la quintessence : l'innocence et la culpabilité d'un côté, la religion et l'État de l'autre.

Malgré les trois heures vingt annoncées, nous ne nous sommes pas ennuyés car nous avons assisté à une version très karamazovienne, hautement inflammable, de la dernière poutre maîtresse de Dostoïevski, chef-d'œuvre du roman noir bourré de bruit et de fureur. C'est l'histoire du meurtre de Fiodor Karamazov (interprété par Nicolas Bouchaud, qui fanfaronne à merveille), un type peu recommandable, une ordure qui ne manque pas de fierté, le genre de père dont on ne rêve pas.

Dans la version de Creuzevault, il est patron de boîtes de nuit. Il a quatre fils dont trois légitimes. L'ainé, Dmitri (Vladislav Galard, un fougueux gaillard), né d'une première couche, est alcoolique, charnel, lyrique. Dmitri avait une bonne raison de tuer son père : il lorgnait Grouchenka (Servane Ducorps, torride), la jeune fille prostituée et vierge qu'aime son fils. Il y a le petit dernier, Aliocha (Arthur Igual), pur et saint, novice muet complice du parricide, et Ivan, l'intellectuel. Sylvain Creuzevault est au-delà de l'éloge dans la peau écorchée de cet athée rongé

par le doute. Il ne joue pas, il est Ivan.

Comme des fous

Possédé. La scène dite du « Grand Inquisiteur », dans laquelle il s'entretient avec Aliocha, est un moment grandiose. L'acteur-metteur en scène « dostoïevskise » admirablement la scène. On se souviendra de la voix exaltée d'Ivan, de ses paroles qui claquent encore. Enfin, voilà Smerdiakov (interprété par Blanche Ripoché). Ah, Smerdiakov l'épileptique ! Le bâtard, le fils naturel, croisement du vieux et d'une débile mentale ! Une tête à claques suffisante. L'assassin ? Dans un décor presque nu, les personnages agissent de façon extravagante, presque comme des fous. L'esprit de Dostoïevski rampe sur les planches de l'Odéon. On entend son grand rire slave. L'homme raisonnable n'accomplit rien. ■

À l'Odéon (Paris 6^e), mise en scène de Sylvain Creuzevault avec Nicolas Bouchaud, Sylvain Creuzevault, Servane Ducorps, Vladislav Galard, Arthur Igual, Sava Lolov, Frédéric Noaille, Blanche Ripoché, Sylvain Sounier. Jusqu'au 13 nov.



Arthur Igual et Sylvain Creuzevault dans *Les Frères Karamazov*. SIMON GOSSÉLIN



IDEES & DEBATS

Des « Frères Karamazov » en folie à l'Odéon

Philippe Chevilley
@pchevilley

Il a fallu couper dans le « monstre ». Sylvain Creuzevault l'a fait avec doigté : son adaptation pour la scène des « Frères Karamazov », en forme de morceaux choisis, frappe par sa clarté, sa fluidité et sa cohérence. Le public du théâtre de l'Odéon entre dans l'œuvre comme dans un précité. Dans une semi-obscure, défile sur un velum le résumé des premiers chapitres. Soudain, la projection s'accélère, les lettres se brouillent, la musique s'emballe, le voilerideau se lève et la farce tragique peut commencer.

Dans un décor clinique – cloisons blanches, néons – la famille infernale se déchire au sujet du fric et des femmes. Fiodor, père irresponsable, cupide et priapique est particulièrement odieux avec son fils Dimitri, l'épicurien au sang chaud qui fréquente deux femmes, dont l'une est déjà la maîtresse de son géniteur. Le patriarche, transformé en patron de boîtes de nuit dans la Russie de Poutine, n'est guère plus amène avec ses deux autres fils, Ivan, l'intello torturé, et Alexei, le mystique. Guide spirituel de ce dernier, le Staréts Zossima assiste au grand déballage familial et compte les points. Le vaudeville devient de plus en plus grinçant quand le naïf Alexei quitte son monastère pour jouer les médiateurs auprès des deux dulcinées de Dimitri, la vraie-fausse ingénue Katerina Ivanovna et la vraie-fausse garce

THÉÂTRE
Les Frères Karamazov
d'après Fédor Dostoïevski.
Mise en scène de Sylvain Creuzevault, Festival d'automne. Paris, Odéon, jusqu'au 13 novembre.

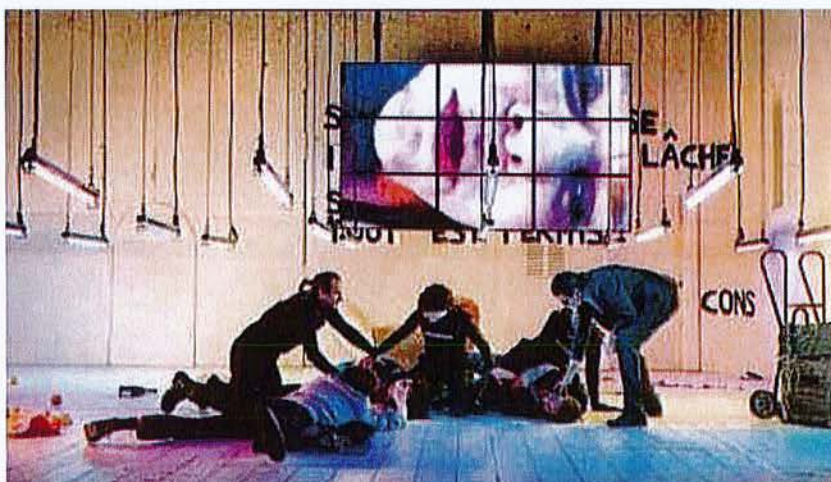
Grouchenka. Bientôt, il y aura l'assassinat du père, puis le procès de Dimitri, accusé du meurtre... La méchante comédie devient thriller, alors que s'agitent dans l'ombre des personnages intrigants, tel le bâtard

Smerdiakov. Le spectateur distrait se raccrochera aux résumés projetés entre chaque acte, cartons mouvants d'un film épique.

Bouffonnerie métaphysique

Après des « Démons » explosifs et un « Grand Inquisiteur » déjanté, Sylvain Creuzevault poursuit son exploration méthodique de l'œuvre de Dostoïevski. Avec « Les Frères Karamazov », il signe un sans-faute. Jouant à fond la carte de la bouffonnerie métaphysique, sans jamais sombrer dans l'excès, il transpose allègrement l'œuvre de 1879-80 dans notre monde contemporain.

Les effets sont simples, marquants (la mort de Fiodor en une trace de sang, « l'encagement » des frères). Et les acteurs pratiquent avec une maîtrise quasi totale ce jeu naturel aux allures d'impro, marque de fabrique du dramaturge. Celui qui impressionne le plus est sans surprise Nicolas Bouchaud, aussi à l'aise dans le rôle truculent du père indigne que dans celui de l'avocat star, au phrasé plus vrai que nature. On sort ravis et chamboulés de ce spectacle qui fait un sort à toutes les valeurs et certitudes – la famille, l'amour, la foi, l'humanisme. Un des « musts » du festival d'automne 2021. ■



Dimitri Karamazov (Vladislav Galard), accusé du meurtre de son père, est arrêté par la police. Photo Simon Gosselin



Les Frères Karamazov

DÈS QUE Nicolas Bouchaud apparaît en Fiodor, rougeaud, fier mécréant, fasciné par sa propre méchanceté et son propre vertige, il subjugue, évidemment.

Domage que cet insupportable Fiodor, père maudit par deux de ses trois fils, et peut-être aimé du troisième, ne fasse pas long feu : il est as-

sassiné, on le sait, et c'est l'entracte. Heureusement, Bouchaud réapparaît dans un autre rôle, celui de l'avocat Fétoukovitch, le temps de cracher une sidérante diatribe, de lâcher qu'« il y a des pères qui ressemblent à des malheurs », et l'on jubile de nouveau. S'il survole la distribution, il n'y a pas que lui, dans

cette pièce adaptée et mise en scène par Sylvain Creuzevault avec audace, sens de la farce, belles trouvailles (des masques apparaissent, dans la fosse un orchestre accompagne l'action, la scène du starets qui meurt et dont le cadavre se met à puer est hilarante, etc.) et beaucoup moins de débrillé et d'outrance que dans « Les Démons », du même Dostoïevski, qu'il avait expédiés ad patres voilà trois ans. Vladislav Galard excelle itou, et Arthur Igual...

Trois heures de jeu de massacre et d'enquête policière et mystique, et les grands troubles dostoïevskiens deviennent les nôtres. Que vaut vraiment cette assertion, « Si Dieu n'existe pas, alors tout est permis » ? Que valent les larmes et le malheur d'un enfant ayant vu son père sauvagement battu par l'effarant Dmitri ? Qui nous sauvera de la méchanceté, de notre aveuglement, de l'effroi qui nous prend devant l'amour vrai ? On sort de là tout karamazové.

Jean-Luc Porquet

● A l'Odéon, à Paris.





Critique

«Karamazov», père et impairs

Article réservé aux abonnés

Dans son adaptation farcesque du roman de Dostoïevski au théâtre de l'Odéon, Sylvain Creuzevault excelle à souligner la versatilité des personnages et l'extrême ambiguïté des discours. Mais endosse aussi des habits plus académiques qu'à ses débuts.



«Les Frères Karamazov», adapté et mis en scène par Sylvain Creuzevault. (Simon Gosselin)

par [Ève Beauvallet](#)

publié le 29 octobre 2021 à 14h07

Qui des quatre fils a tué le père et pourquoi ? Voici un mobile et puis, soudain, un autre. Voici tout et son contraire. Voici le bien et le mal, l'endroit et l'envers. Où il est le culcul, où elle est la tête ? Rire sonore de Fiodor Dostoïevski en nous regardant chercher l'issue des *Frères Karamazov* comme un toutou cherchant sa balle. «Tous coupables !» répondrait-il, lui qui donnait à la victime de son œuvre, le patriarche débauché et irresponsable, son propre prénom.

En quête de vérité, dans ce grand roman du parricide, on se retrouve complètement paumés. C'est précisément ce qui réjouissait Genet : cette «mise en charpie», ce «jeu de massacre» des valeurs, cette façon de dresser un gros doigt d'honneur aux explications trop psychologiques d'un côté, trop sociologiques de l'autre. Et c'est ce qui motive aussi le metteur en scène Sylvain Creuzevault qui l'adapte aujourd'hui comme une grande bouffonnerie labyrinthique sur la scène du théâtre de l'Odéon, à grand renfort d'éléments de décors paraphrasant le discours – tiens, le mur de fond de scène bouge pour nous montrer son autre face, tout se retourne comme un gant, le vrai serait-il donc le faux ? ! C'est très virtuose d'avoir su créer, à partir de ce roman si joueur, une partition allègre, servant l'extrême ambiguïté des situations. Et qu'est-ce qu'ils s'éclatent, tous ces merveilleux acteurs, avec cette versatilité, manipulant humeurs et valeurs comme un jongleur lance et rattrape ses huit balles. De leur maestria, on ne décroche jamais : Nicolas Bouchaud repeint à la terracotta façon Thierry Ardisson, éructant dans son veston de patron de boîte de nuit (Fiodor Karamazov), Servane Ducorps (Grouchenka) redoutable de faux semblants et d'emportements à double-fonds ou le décidément si magnétique Vladislav Galard (Dimitri), cette grande libellule dégingandée aux ailes à moitié cramées.

Alors quoi? C'est juste qu'on préfère Creuzevault sur un autre terrain, même s'il relève l'exercice de style néo-classique haut la main. Car l'effet, ici, est un peu le même qu'en ouvrant les pages de *Voici*, quand on crie en découvrant qu'une de nos actrices chéries a elle aussi cédé au coup de bistouri. Elle reste belle, bien sûr, mais tout ce botox entre les sourcils ne figerait pas un peu la vie ? Le théâtre de Sylvain Creuzevault a en tout cas changé de visage depuis l'époque où il balançait du *Père Tralalère* (2007), du *Notre terreur* (2009) ou du *Capital et son singe* (2014). C'étaient des textes écrits sur le vif du plateau, à partir d'impros, par fragments, sans décors ni chichis, et surtout dans une grande proximité scène-salle, les spectateurs partageant presque la même aire de jeu que les acteurs. Pour nous, alors, Creuzevault était le surdoué petit cousin des TG Stan, ces Flamands qui, dans les années 80, avaient coupé le cordon avec une «modernité théâtrale» un peu empaillée, ses mise en scènes sur-produite et ses gros tralalas scénographiques à interpréter.

Voici aujourd'hui Creuzevault poursuivre ses obsessions philosophiques dans un théâtre à l'italienne, un dispositif parfait pour quand on fabrique des images paranormales à contempler à distance comme Romeo Castellucci, mais presque contre-nature quand on cherche d'habitude comme lui le contact charnel. Le voici surtout à l'Odéon, théâtre national auquel il est associé, écurie européenne couvant les Thomas Ostermeier, les Ivo van Hove ou les Simon Stone (ils sont devenus presque interchangeables), et c'est comme si ce *Karamazov* avait été frappé au sceau du label maison «100 % qualité» (belle gestion de la vidéo, maîtrise des éléments de décors certifiée conforme, intelligence littéraire). Etonnant: choisissant une œuvre sur le parricide, voici finalement Creuzevault qui se réconcilie avec le père.

Les frères Karamazov, adapt. et m.s. Sylvain Creuzevault, jusqu'au 13 novembre à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, dans le cadre du festival d'automne à Paris.

Spectacles

Les Frères Karamazov

TTT On aime passionnément | ★★★★★ (2 notes)

Jusqu'au 13 novembre 2021 - Odéon - Théâtre de l'Europe

Voir les dates

Ils sont rares, les spectacles qui invitent à la fête théâtrale avec une générosité telle qu'une fois terminés on a envie de les revivre sur-le-champ. Le travail de Sylvain Creuzevault fera date. Sur un plateau d'un blanc sali, les frères Karamazov galvanisent les pensées du public, auquel sont soumis leurs actes et leurs destins comme autant de possibles de vie. Faut-il jouir ? Faut-il croire ? Faut-il n'aimer personne pour être libre ? Faut-il assassiner les pères et tuer Dieu, pardonner ou venger ? Dans la Russie du XIXe siècle, la confusion était totale. Pas sûr qu'au XXIe on s'en sorte beaucoup mieux. Les comédiens, exceptionnels de précision, de densité et de vitalité, bondissent et rebondissent dans les mots de Dostoïevski. La scène s'offre aux corps, à l'humour, au drame, à la politique, à l'intime. Il n'y a pas de minutes superflues. Pas une phrase, une image, un geste qui ne troublent, éveillent, perturbent, transforment le spectateur. Pas un moment de théâtre qui n'aille à notre rencontre.

Joelle Gayot (J.G.)

Tags : **Spectacles**

Distribution

Auteur : Fédor Dostoïevski

Interprète : Nicolas Bouchaud, Sylvain Creuzevault, Servane Ducorps, Vladislav Galard, Arthur Igual, Sava Lolov, Frédéric Noaille, Blanche Ripoche et Sylvain Sounier

Réalisateur/Metteur en Scène : Sylvain Creuzevault

Les Inrockuptibles

Arts & Scènes

Les Frères Karamazov, comme vous ne les avez jamais vus

par Igor Hansen-Love
Publié le 29 octobre 2021 à 15h16
Mis à jour le 29 octobre 2021 à 15h37



Les Frères Karamazov © Simon Gosselin

Sylvain Creuzevault met en scène l'ultime roman de Dostoïevski avec intelligence et subtilité. Mais il manque un soupçon de magie pour parfaire son ambitieux spectacle.

Nous voilà rassurés. Sylvain Creuzevault est sorti du piège dostoïevskien avec une adaptation réussie des *Frères Karamazov*, à l'issue d'un cycle théâtral monstrueux entrepris il y a maintenant trois ans sur l'œuvre du romancier avec *Les Démons*, *L'Adolescent*, *Crime et Châtiment* et les *Carnets du sous-sol*. Il y avait de quoi devenir fou, et y rester à jamais.

Dostoïevski n'écrit pas pour les planches. Dans ses livres fleuves (1 300 pages en l'occurrence), l'intrigue romanesque s'entremêle à des considérations politiques, sociétales et métaphysiques fiévreuses ; autant de moments de bravoure intellectuelle, difficilement adaptables et jouables. Malgré tout, l'ultime texte du maître russe a l'ossature d'un polar, et c'est comme un polar que Sylvain Creuzevault a choisi de le monter ; qui, parmi ses trois fils, a tué Fiodor Karamazov ? Le rival de son père, Dimitri, l'aîné ? L'intellectuel tourmenté, Ivan, le cadet ? Le naïf et pieux Aliocha, le benjamin ? À moins que ce ne soit l'une des machinations du fils illégitime Smerdiakov.

Des personnages sublimés

Au fil de son cycle, Sylvain Creuzevault est passé maître de l'adaptation. En dépit des coupes, des ellipses et de l'absence de descriptions, l'esprit du texte est conservé – et reste traversé par les questions originelles : comment établir une morale sans Dieu ? peut-on légitimer un meurtre ? comment composer avec l'ambivalence des sentiments ? L'humour potache est joyeusement assumé ; un délice pour le plateau, évidemment, vu la qualité de jeu de cette belle troupe qui sublime ces personnages aux caractéristiques oxymoriques : le charme répugnant de Fiodor, l'intégrité agaçante d'Aliocha, l'intelligence inquiétante d'Ivan, la perversité touchante de

Smerdiakov et la culpabilité désarmante de Dimitri. Sylvain Creuzevault fait virevolter ces âmes écartelées, suscite l'empathie et crée de beaux portraits. On se souviendra, longtemps, du sourire béat d'Aliocha – Arthur Igual, s'il ne fallait citer qu'un seul comédien, est au sommet de son art.

Ce travail minutieux sur chacun des personnages est moins convaincant pour les scènes de groupe qui manquent parfois de tension, de fièvre et de rythme. À moins que ce ne soit la scénographie, trop clinique (la couleur blanche domine), qui refroidisse l'atmosphère au plateau et stérilise l'imagination du spectateur. Sylvain Creuzevault est un lecteur rigoureux, un adaptateur inspiré, un directeur d'acteur merveilleux, mais il n'arrive pas, encore, à créer les images ou même les évocations qui apporteraient le contrepoint nécessaire à son théâtre hyper discursif. Mais peut-être sommes-nous trop exigeants...

***Les Frères Karamazov*, d'après Fédor Dostoïevski, mis en scène par Sylvain Creuzevault, avec Nicolas Bouchaud, Sylvain Creuzelvaut, Servane Ducorps, Vladislav Galard, Arthur Igual... Jusqu'au 13 novembre à l'Odéon Théâtre de l'Europe (Paris 6), puis en tournée le 23 et 24 novembre à L'Empreinte, scène nationale Brive-Tulle, du 12 au 14 janvier au Théâtre des 13 vents, CDN de Montpellier, le 17 et 18 février au Points communs, scène nationale de Cergy-Pontoise.**

AOC

samedi 30 octobre 2021

THÉÂTRE

Sylvain Creuzevault : « Représenter la vie en commun des hommes, ce n'est pas faire une messe »

Par Ysé Sorel

JOURNALISTE ET CRITIQUE

Après *Les Démon*s et *L'Adolescent*, Sylvain Creuzevault poursuit son compagnonnage avec Dostoïevski en adaptant *Les Frères Karamazov* au Théâtre de l'Odéon, dans le cadre du Festival d'automne. Pour AOC, il revient sur la manière dont il a donné corps à ce chef d'œuvre, veillant à restituer toute la profondeur du récit, et à proposer, toujours, un théâtre collectif, politique, et incandescent.

Sylvain Creuzevault n'a plus vingt ans, il le répète à plusieurs reprises. Que s'est-il passé, lors de ces deux décennies de théâtre qu'il a traversées ? Cherchant à mettre à jour les structures sociales, s'appuyant toujours sur les structures dramatiques, le metteur en scène et acteur désormais quadragénaire n'a perdu ni de sa fougue ni de sa verve, même si l'expérience acquise l'entraîne vers d'autres réflexions. Après avoir exploré, entre autres, le contrecoup de la Révolution Française avec *Notre terreur* (2010) ou le marxisme dans *Le Capital et son Singe* (2014), il continue ses coups de sonde intranquilles dans notre passé pour mieux interroger notre présent, en revenant à Dostoïevski par *Les Frères Karamazov*, en ce moment au Théâtre de l'Odéon et en tournée ensuite dans toute la France. Accompagné par sa fidèle troupe qui semble obéir à l'expression « tout est permis », il offre un spectacle drôle et profond, défendant un théâtre tout à la fois jouissif et intelligent – une praxis de la pensée par le corps. Les planches brûlent, le vertige guette, et le plaisir demeure. YS

Dostoïevski ne cesse d'être adapté au théâtre ; on le voit encore à l'affiche de plusieurs spectacles cette année. Comment expliquez-vous cette passion sur les plateaux, et que tirez-vous de ce compagnonnage avec cet auteur, dont vous aviez déjà adapté *Les Démon*s en 2018 ?

En France, cela fait 120 ans qu'on a une inclination pour les Russes que je ne m'explique pas. Quand j'avais 20 ans, on considérait Dostoïevski comme un grand psychologue, et on le transposait sur scène avec un jeu psychologique – disons depuis les années 1950 jusqu'à l'adaptation de *Krystian Lupa à l'Odéon en 2000*. Les personnages ! La psychologie des personnages est incroyable ! Voilà ce que les gens disaient. On interprétait le monde alors d'un point de vue analytique. Mais l'esprit du temps change l'axe par lequel on perçoit, on dynamise une œuvre. Tout cela racontait donc une époque, mais selon moi ça n'allait pas. Je le fréquente depuis désormais un certain temps, et je dirais plutôt que Dostoïevski, c'est le Diable. C'est un génie non seulement de la structure du roman, mais aussi de la structure diabolique, c'est-à-dire de la

fissuration de l'espace symbolique. Il me fait penser à un génial mécanicien qui aurait un pied de biche : la répétition. Il réussit à construire la complexité des personnages par la répétition, jusqu'à leur renversement.

De mon côté, je favorise plutôt la lecture de Genet, qui comme Dostoïevski était un tolard. C'est un élément crucial car, comme dit Valère Novarina dans sa *Lettre aux acteurs*, « c'est dans l'empêché que cela pousse. » Genet a perçu cette impossibilité de stabiliser la vérité, elle est sans cesse en transformation. Et Dostoïevski incarne cela de façon littéraire, en créant une continuité de forces dans une discontinuité de formes. La force diabolique, la force messianique, tout ce qui l'obsède. Ces formes passent d'un personnage à l'autre, meurent puis renaissent.

L'autre chose qu'on disait à l'époque, avec laquelle je ne suis pas d'accord, c'est à propos de la théâtralité des dialogues. Comme si on avait juste à les dire sur scène, et ça suffirait à faire théâtre ! Or ce n'est pas le cas : l'incarnation produit des déplacements, entraîne des vitesses différentes. Comme je disais, chez Dostoïevski, on observe énormément de répétitions, à l'image de ses obsessions, et ça, c'est une clef énorme : il laboure la langue, c'est le socle de la charrue du Mal. Il faut jouer avec ça. Plus généralement, je cherche à « dostoïevskiser » le théâtre, à traduire au plateau ce texte non dramatique en utilisant toutes les ressources propres du théâtre, tous les signes que l'on peut déployer sur scène à travers le décor, la scénographie, les costumes, etc.

Comment procédez-vous concrètement en répétition, pour arriver ensuite à cette adaptation de 1300 pages en 3h20 ? Choisissez-vous des passages sur lesquels vous improvisez ?

Nous improvisons tout le texte. Je propose des distributions, j'écris des structures, à savoir un enchaînement possible de scènes, quelques indications, mais il n'y a pas de coupe ou de choix préalable au plateau, nous traversons tout le roman par le prisme de la scène. Les acteurs se connaissent très bien, et ils travaillent, se nourrissent, s'échangent des choses de leur côté. On avance ensuite comme cela. Il n'y a pas de travail à la table, et ici, dans *Les Frères Karamazov*, cela reste très narratif, très dramatique, avec une structure assez simple. Je ne voulais pas que le spectacle dure plus de 4 heures, parce que dans notre théâtre cardiaque, avec des acteurs comme cela qui brûlent intensément, c'est difficile, au bout d'un certain temps, de tenir...

Alors il a fallu faire des choix, même si je regrette de ne pas pouvoir insérer les passages sur les enfants, pourtant essentiels, ou encore le dialogue d'Ivan avec le Diable qui marquera profondément la culture occidentale et inspirera *Le Maître et Marguerite* de Boulgakov. Je dis alors aux gens : lisez le livre ! Je suis peut-être là pour leur donner envie, mais non pour le transposer en entier. Par exemple, sur la question du parricide, ce grand interdit... Ce n'est pas le père russe qui est décrit à travers Fiodor Karamazov ; le père d'Ilioucha, le petit garçon qui meurt de honte, il correspond bien plus à cette figure, investie par l'idéalisme chrétien insupportable et drôle à la fois de Dostoïevski envers le petit peuple agraire. Ce personnage indique qu'il y a des pères qui valent le coup. C'est pour ça que, même s'il dézingue le patriarcat d'un côté, avec Fiodor, le père occidental et débauché qui mérite qu'on lui foute des coups, Dostoïevski le maintient de l'autre. Mais le coup part, et tout part en vrille.

C'est d'ailleurs pour cela qu'à l'automne dernier vous aviez monté séparément le passage sur « Le Grand Inquisiteur », cette fable que raconte Ivan à Aliocha, son frère religieux, pour l'interroger sur sa foi. Dans cette mise en scène, vous vous amusiez en intégrant 40 minutes d'un entretien avec Heiner Müller, interprété par Nicolas Bouchaud. Comment cette intertextualité répond-elle au dialogisme orchestré au sein des livres par Dostoïevski, qui fait batailler plusieurs idéologies à travers ses personnages ?

L'adaptation ici est plutôt linéaire, un stade narratif volontairement assez simple, alors que dans *Les Démons*, c'était beaucoup plus disruptif, on en sortait éreintés, un vrai champ de bataille. Cela tient à quelque chose de plus apaisé que je sens dans *Les Frères Karamazov*, écrit après, où il y a du rire, du pathos. *Les Démons*, c'est beaucoup plus déglingué ! Ensuite, je dirais que cette intertextualité doit aussi se lire entre les pièces :

par exemple, quand des collages nihilistes sur le plateau des *Démons* indiquent « Pas de mystère », cela doit être lu avec le « Tout est mystère » prononcé par le starets Zossima dans *Les Frères Karamazov*.

Dostoïevski allie le génie artistique à la malignité politique ; il donne une voix à tout le monde tout en ayant un coup d'avance sur tout le monde, et il met aussi mal à l'aise, avec sa misogynie, son orgueil, son patriarcat, tout en les sapant d'un autre côté. J'aime voir comment tout cela dialogue, résonne... Mon envie est par la suite de remettre notre mise en scène du *Grand Inquisiteur* au sein de celle des *Frères Karamazov* : qu'est-ce que ça provoque, cette salve de Müller ? Comment le public reçoit cette incartade, qu'est-ce que ça nous raconte, quand on entend « penser est fondamentalement coupable » au regard des propos du Grand Inquisiteur qui dévoile le fait que l'Église a pris en charge la liberté humaine ?

Sur scène, vous interprétez le deuxième frère, Ivan, l'intellectuel athée. Peut-être, comme ce dernier avec ses articles, vous voulez déclencher l'incendie dans les esprits avec vos pièces... Surtout, c'est lui qui catalyse les enjeux autour de la question du Bien et du Mal : comment vivre dans un monde profondément insupportable ?

Ivan est *RAF*, « rien à foutre » ; il est rationaliste, il est athée, position qu'il ne supporte pas. Il affirme que la théodicée, à savoir le fait que Dieu existe et que le monde soit mauvais, est impossible à comprendre. Car comment un Dieu pur peut-il, par exemple, accepter la mort des enfants, les plus grands innocents ? C'est pour ça qu'Ivan sépare ces deux choses : d'une part il sauve l'idée de Dieu car c'est un concept génial, très beau, très touchant parce que cela montre la terreur dans laquelle vivent les êtres humains, donc cela entraîne de l'empathie... Et d'autre part, il déclare que le monde de Dieu est insupportable. Je vois Ivan comme quelqu'un qui va exploser, il est dans une impasse, il habite une aporie indépassable. Il le dit lui-même : il n'est pas sûr de dépasser les trente ans... il est quasi promis à l'autodestruction. Pourquoi ? Car le monde est invivable et les innocents souffrent.

La lecture psychanalytique rabat cette conscience aiguë sur l'abandon du père qu'il a subi enfant. Il y aurait là une blessure entraînant la sublimation d'une souffrance vers un questionnement philosophique... Et dans ce cas, la solution, c'est qu'il s'allonge sur le divan. En 1980, il pourrait vivre au-delà de trente ans avec cette question, ça irait un peu mieux... Mais en 1880 ? Et je trouve que la lecture analytique pas tout à fait satisfaisante, car Ivan ne doit pas être résolu.

À la fin, dans son fameux discours à la pierre, Aliocha – maintenant on dirait que celui-ci se transforme en éduc' spé du 9-3, avec son grand sourire et les crêpes qu'il offre après l'enterrement de l'enfant innocent – déclare vouloir bâtir une nouvelle église. Alors deux lectures sont possibles : soit c'est positif, le monde chrétien se poursuit malgré ses déchirures, et continue d'endosser un rôle social réconfortant, c'est magnifique, et comme il y a encore un peu de sécularisation chrétienne ça peut encore vibrer un peu ; soit c'est négatif, et c'est la vision portée par Ivan, qui ne peut pas supporter que l'on construise une église sur le dos de cet enfant innocent, le jeune Ilioucha.

Dans vos adaptations de Dostoïevski, la bouffonnerie, presque le Grand-Guignol sont très présents. Suivant le propos nietzschéen, on dépasse la question du sens et de la vérité, pour atteindre ici la pure immanence du jeu – c'était surtout vrai dans *Les Démons* et *Le Grand Inquisiteur*. Plus généralement quelle est la place du rire chez Dostoïevski ?

Selon moi, c'est aussi une différence par rapport aux lectures des décennies passées, on n'y entendait pas assez le rire épileptique, dingue, du gars. C'est comme s'il chauffait le métal pour le pervertir, lui donner une autre forme... Il construit des cathédrales tout en les détruisant, il en rit et tout ça fait qu'il est complètement insupportable, et puis désormais irrécupérable.

Avec *Les Frères Karamazov*, je suis par contre un peu agacé et déçu par le rire que provoque la question de l'athéisme, et donc du socialisme – pour Dostoïevski c'est équivalent – dans le spectacle. Comme il a un coup d'avance sur tout historiquement, il a perçu puis vécu les ridicules atterroissements du gauchisme bien

avant Lénine. Comme je disais, c'est un esprit malin, il dissout certaines idéologies mais pour mieux les rendre incontournables, que ce soit le messianisme religieux, le nihilisme... Il démantèle la justice étatique avec le fiasco du procès de Dimitri, l'aîné qui est accusé du parricide... À chaque fois, il ausculte puis il démonte. Et à la fin, il cisèle ce diamant où brillent les faces de Dieu, du Père, du Tsar et de la Terre au sens paysan...

On entend donc un grand rire, certes, et vous transformez la célèbre phrase « Si Dieu est mort, tout est permis » en slogan sur les murs du décor. Or, maintenant que la mort matérialisée de Dieu est morte, avec la chute du communisme et surtout des échecs politique de la gauche, nous sommes confrontés au vide. Comment affronter la sécheresse de nos « âmes » ? Serait-ce ce que vous cherchez à interroger en creux ?

C'est pour cela que je veux donner tout de même une place et une légitimité aux discours, et notamment au discours chrétien qui m'intéresse beaucoup. Pendant l'entracte, on peut ainsi entendre pendant 20 minutes les passages sur la vie du starets, c'est puissant. Ce discours m'attire d'autant plus que j'ai une généalogie de bouffe-curés radicaux, pour qui la religion était réduite à la Vallée de larmes, à l'opium du peuple, où la critique sociale passait d'abord par la critique de la religion... Alors bien sûr, on fait des blagues, on a envie que la croix se casse au moment où l'acteur rentre en scène, et puis dans *Les Frères Karamazov*, la veille mortuaire du starets est vraiment écrit de façon comique, avec ce cadavre qui empestes alors qu'il devrait être en odeur de sainteté. Ce sont les Occidentaux qui ont fait de Dostoïevski un chantre de l'orthodoxie ; lui, il rit aussi de tout cela.

Mais disons que maintenant, héritiers de cette anticléricisme, nous cherchons tout de même des repères philosophiquement, conceptuellement, collectivement dans la construction de choses matérielles... Sachant que nous avons subi un renfermement de la proposition politique. Dans toute une partie de la gauche, après s'être dépêtré de cet athéisme de base, certains sont allés voir du côté de la théologie de la libération, de la littérature, où le sujet politique n'était pas considéré comme le fin mot de l'histoire, car en effet il ne comblait pas notre soif. On peut aussi d'ailleurs voir des restes de religiosité dans une formule des années 1970 : « tout est politique ». Cependant ce « tout » fait écho à « tout est religieux » ; c'est un slogan de remplacement. Et puis, au tournant des années 2000, la lutte des classes a été remplacée de nouveau par une sorte de combat entre le Bien et le Mal, je pense au propos de George Bush qui affirmait vouloir combattre « l'axe du mal » et toute la guerre faite au terrorisme depuis. Il y a un retour de la morale très fort.

Si l'on pense à Dostoïevski, le personnage de Grouchenka représente la chute de l'innocence : quand on met le doigt sur la blessure, là où la perte de l'innocence se situe, alors on passe du monde de la morale au monde de la liberté, un monde impur, mauvais. Parfois, chez lui on dirait qu'entre la morale et la liberté il n'y a rien, aucun espace... Et pourtant un grand vide demeure, avec cet entrelacement entre l'idée d'un sujet politique moderne encore faussement dressé sur sa liberté, mais également sur un puits sans fond que cette dernière ne comble pas.

Comment lutter alors contre le vertige ?

Il s'agit de garder la foi, et l'objet d'investissement de celle-ci diffère ; foi en l'amitié, en l'amour – et c'est pour cela que j'utilise l'adjectif de « cardiaque » en parlant de notre théâtre... Il faut mettre du cœur dans tout cela. Moi je crois que construire un théâtre, c'est bien. Le rire aussi. On peut passer quarante pages à se marrer en disant que la vie est très longue, sachant que l'on s'enfilera des tunnels d'ennui, des tragédies, en ayant conscience que la vie ne sera pas un progrès... La vie est une intensité qui ne se parle pas comme une existence – on est très dressé, habitué par les discours à penser les choses en termes de progression... Et je me dis que pour être Karl Kraus, Walter Benjamin au début du XXe, et encore avant Baudelaire, il fallait être sacrément fort, pour être ainsi contre son époque...

En même temps, ils se dressaient au commencement de quelque chose ; nous, qui nous positionnons plutôt à l'autre pôle, nous subissons la fatigue de la fin : il n'y a pas l'excitation de la lutte des débuts.

Certes, et c'est pour ça que la plupart se contentent de « dessiner des natures mortes sur les parois de navires en perdition », comme disait Brecht dans les *Cinq difficultés à écrire la vérité* ; beaucoup se complaisent à pérorer de vaines indignations. Une chose aussi m'étonne, et cela renvoie à Walter Benjamin, c'est cette passion pour les ruines, pour l'esthétisation des ruines, tous ces travaux sur les friches industrielles à l'abandon. Ce serait ça, dessiner des natures mortes sur les parois des navires en perdition...

Cela ne revient-il à dire : peut-on se contenter d'habiter les ruines du capitalisme comme projet politique ?

Tout cela, ce sont pour moi des pensées bien nourries, petites bourgeoises. Les gens qui habitent les ruines, eh bien ils ne veulent pas y rester... Ce qui est urgent, c'est bien sûr d'étudier l'aujourd'hui, mais avant d'y arriver, nous avons cherché de notre côté à établir une généalogie : après les pièces historiques, celle sur Robespierre avec *Notre Terreur*, puis *Le Capital et son Singe* où l'on explorait Marx, nous avons décidé de rester quelques années avec Dostoïevski, un auteur qui avait problématisé la sécularisation du christianisme dans le socialisme, transsubstantiation qui n'était pas claire à une époque, la fin du XIXe siècle, où le capitalisme se renouvelait. Certains concepts, certaines règles, se sont transformés, ont changé de noms, mais demeurent. Par exemple, l'amour chrétien, que devient-il ? Quand le frère devient le camarade, et la solidarité, la force messianique, le Christ rouge ? Bien sûr, on pourrait interpréter cela comme une démarche d'appropriation pour mieux diffuser ces idées « nouvelles » sur des canaux anciens, pour que l'idée devienne force matérielle. Mais cela pose question. Et puis, comment combattre un langage qui a mille ans ? Le christianisme, c'est une asso' qui a bien réussi

Ces relents-là n'innervent-ils pas également le théâtre ? Olivier Neveux, dans Contre le théâtre politique, met en évidence l'injonction politique dont s'est senti investi le théâtre, plus que les autres arts, peut-être parce que c'est l'Église des athées, le lieu qui permettrait aussi pardon et réparation. Ce qui m'interpelle, c'est le retour du religieux partout, et le théâtre n'est pas épargné. Et ce retour, c'est aussi le signe de notre défaite. Sur les planches, ce qui est un problème, c'est que ce retour ne soit pas posé comme un problème, que dès que l'on met du « sacré » sur scène, un symbole religieux – une croix chez Angélica Liddell ou Romeo Castellucci – eh bien tout le monde s'extasie. Mais ce n'est pas le sacré au sens de Peter Brook dans *L'Espace vide* ! Cette facilité qu'ont les gens d'affirmer que le théâtre et le sacré sont toujours allés main dans la main, moi ça me raconte surtout quelque chose de la transposition des objets symboliques et du vide politique que l'on évoquait, qui est réinvesti par la question religieuse.

Moi, le sacré m'intéresse, tout comme la foi, plus d'ailleurs que l'idée de Dieu ou la bibloterie liturgique. Mais c'est le sacré des mouvements d'un corps qui traverse un espace, qui dit me voilà devant des gens ! Ce jeu de regards impose le sacré. Selon une vieille tradition brechtienne, représenter la vie en commun des hommes, ce n'est pas faire une messe.

Je dirais alors que je me sens apatride, je suis pris entre deux pays, ne voulant habiter aucun des deux : le premier serait celui du retour du religieux, de gestes et de symbole du sacré bigot qui font l'affaire et la farce jolie ; le deuxième celui du positivisme social, où l'art est remplacé par le discours – tous ceux et celles qui prétendent qu'il « faut dire des choses sur le monde. » Quand le théâtre devient un espace de débat comme il en existe à l'extérieur, quand on peut se passer de l'acteur, alors on perd l'art et moi j'ai des doutes. Mais attention, j'ai pu tomber là-dedans, je m'adresse aussi cette critique. Seulement avec l'expérience qui arrive, je ressens désormais plus fortement les limites, les frontières de ce pays.

Il s'agit alors pour vous de résister à ces deux tendances, et vous sondez désormais d'ailleurs L'Esthétique de la résistance de Peter Weiss avec les « Conseils Arlequin du parti ». Pouvez-vous revenir sur ces initiatives ?

Pour résister, il faut revenir aux fondamentaux du langage théâtral, et donc la formation de l'acteur. Aujourd'hui, 12 acteurs qui jouent ensemble, c'est-à-dire qui font circuler l'action, c'est difficile, car

l'enseignement a changé, il repose plus sur l'identité, sur le propos qu'on veut tenir, et les écoles deviennent des pré-marchés du travail.

Or l'art de l'acteur, ce sont des invariants, des techniques, un artisanat, c'est comme le tour de main d'un potier. Comment en rentre dans l'espace ? Comment on prend en compte cette entrée ? Qu'est-ce qu'un mouvement d'ensemble, avec un point fixe ou non ? Je trouvais que la technique des comédiens sortant des écoles nationales n'était pas assez bonne, alors cela m'a donné envie de développer une formation à notre façon. Les Conseils Arlequin, ce sont des groupes d'acteurs attachés à différents théâtres et avec lesquels je travaille sur des passages du livre de Weiss, à Reims, Toulouse, à Strasbourg, ailleurs, en ancrant tout cela sur un territoire. On affirme ainsi une école non pas universaliste mais située dans une recherche : on dit sur quoi on travaille, on délimite dans le réel ce sur quoi on va s'attarder. Peut-être que ça construira une minorité, mais le théâtre s'est toujours fondé ainsi, avec des marges actives qui bordent un système plus large et mou, c'est comme ça.

L'autre idée, c'était de construire le cursus par rapport à une œuvre, jusqu'à son épuisement sous différentes formes, et prendre en considération des aspects politiques et sociaux. À terme, l'idée serait que cela s'autonomise, que l'on crée une fédération.

Vous avez créé votre propre lieu, les Abattoirs d'Eymoutiers dans le Limousin, où vous organisez un petit festival l'été. Était-ce pour garder votre indépendance vis-à-vis de l'institution ? Être directeur d'un Centre Dramatique Nationale, ça ne fait plus rêver ?

Pendant longtemps, un questionnement au sein de notre groupe fut : comment une compagnie devient-elle un théâtre ? Je ne comprends pas comment on ne pourrait pas en avoir envie, si on aime le théâtre. C'est un art fondamentalement collectif, c'est la beauté et la difficulté de tout cela, d'être foncièrement fondé sur les échanges sociaux, et après le BTP c'est un des lieux où l'on trouve le plus de métiers différents.

Partir là-bas se liait à d'autres questionnements : après *Notre Terreur*, j'ai suivi une formation en agriculture car je trouvais cela aberrant de construire des récits et des formes sur le plan symbolique sans avoir la maîtrise des conditions matérielles d'existence. Selon moi, la grande question, c'est l'agriculture, dont découlent les autres : toute véritable révolte commence par la faim, et tout nouveau régime débute par le problème agricole. Le néo-libéralisme, c'est formidable : les gens ne sourcillent pas alors qu'ils n'ont pas de souveraineté alimentaire... Aujourd'hui, en France, il y a seulement 2 % d'agriculteurs. Tant que l'on ne sera pas à 20 ou 30 %, la situation ne sera pas stable et calme. J'ai grandi en banlieue parisienne, et quand je me suis intéressé à l'agriculture, c'était comme si deux classes sociales, qui se fantasmaient l'une et l'autre comme antagonistes, se rencontraient.

Les Abattoirs, c'est un projet permanent, vivant, joyeux, offensif, mais pas contre l'institution. Le confinement a accéléré beaucoup de choses : la question n'est pas d'opposer la position du maître et du rebelle, et je n'aurais pas de problème pour diriger une institution, même imposante, du moment que j'arrive à rendre cette dernière constituante. Mais je ne suis pas seul, et j'ai des conditions *sine qua non* pour m'emparer d'un théâtre : il faut que le reste de l'équipe, la vingtaine de personnes qui permettent de faire le théâtre que l'on réalise, puisse venir. Or peu de théâtres sont capables d'absorber autant de monde... À ça s'ajoute la crainte de l'inertie que ces lieux peuvent produire. Nous qui travaillons vite, ça peut nous faire hésiter...

À la question « pourquoi le théâtre ? », Heiner Müller rétorquait dans un entretien que la seule possibilité de trouver une réponse à cela serait de fermer tous les théâtres du monde pendant un an. Et qu'au bout de cette année, on verrait bien ce qui aurait manqué. Il ajoutait « il peut arriver qu'au terme de cette année que les gens se soient habitués » à ne pas y aller, et on observe d'ailleurs un retour timide vers les salles. Comment répondriez-vous de votre côté, et comment réagissez-vous face à cette provocation de Müller devenue prédiction de notre réalité l'an passé ?

Je dirais que c'est une phrase réactionnaire, qu'on sort parfois lorsque l'on est fatigué... C'est comme quand on s'exclame : « Arrêtons l'intermittence, comme ça il n'y aura que les vrais qui resteront ! » Ce sont des conneries, de celles provoquées par l'épuisement. Pourquoi le théâtre ? Franchement, cela dépend de quel théâtre on parle. Celui que j'aime, c'est l'artisanat qui veut construire un art de l'acteur. Pendant toute cette période où l'on n'a pas pu tourner et jouer, nous nous avons pu continuer à travailler, justement parce qu'on s'est barré à la campagne pour faire vivre ce lieu depuis dix ans, et qu'on disposait d'un plateau de 14 mètres sur 14. Alors l'absorption du choc était active, joyeuse, pas du tout morbide. La situation nous a donné plutôt raison, et cela a renforcé le désir de théâtre et de travail bien fait.

Je ne supporte les discours catastrophistes qui sidèrent et démobilisent, j'y vois une position bourgeoise complaisante. C'est très ancré, cette question apocalyptique, sécularisée aujourd'hui dans le langage écolo athée. Mais il agit, ce discours, il flétrit, tout en provoquant une sorte de « jouer du pire ». Mais à force de cela, on va finir par le manger, l'incarner, l'endosser ! Pourquoi produire des concepts qui rendent si incapables ? On se construit une arme pour se couper la main !

Brecht disait que le fascisme est le fruit de tous les siècles, que seulement ses formes diffèrent. Quel est le lien avec le XX^e ? À l'esthétisation de la politique que Walter Benjamin décelait avec le nazisme, il répondait qu'il fallait défendre la politisation de l'art. Cela reste encore à faire. Et moi, en ce moment, je m'ennuie sec : va-t-on passer les quarante prochaines années à s'enliser dans cette peur improductive ?

Quelle serait la réponse alors ? Mettre en place une sorte de dialectique négative ?

Si tu restes dans le royaume du négatif, tu crées à la marge des micromouvements, des conditions de vie qui sont de l'ordre défensif. Cela empêche de prendre de plein fouet les nuisances, mais aussi de construire quelque chose de positif suffisamment large et puissant pour renverser la vapeur. C'est pour cela que ma position sur l'institution a évolué au cours des dernières années. D'abord on a bâti notre propre place défensive hétéro-marxiste, à Eymoutiers, dans un territoire chargé d'une certaine histoire politique. C'est aussi un façon de répondre au grand défi que tente de relever le théâtre : comment faire que l'ouvrier et le paysan puissent y aller ? Eh bien en allant à leur rencontre ! Dans le Limousin, ils viennent parce qu'on est là, parce que c'est une forme de vie, ce n'est pas une décentralisation seulement administrative. Il faut travailler sur des échelles, des espace-temps, s'adapter à des milieux. Les théâtres, ils devraient avoir non seulement une scène mais un stand sur les marchés le samedi matin !

Et puis, comme partout, il faudrait juste des politiques publiques fortes – les gens s'émeuvent un peu quand l'hôpital continue à être flingué, mais c'est pareil partout ! Même si cela ne rapporte pas d'argent, que le but ce n'est pas le profit. On décèle un sens en berne dans les institutions publiques, et dans la culture en particulier – je ne parle même pas d'idéologie de droite ou de gauche, juste du vide et du désarroi, du manque d'interlocuteur... Et pour avancer positivement, c'est-à-dire si on veut créer des structures apparentes, prendre sa place dans la cité, on se rend compte qu'il faut déjà utiliser le langage de l'adversaire, rien que pour un dossier de subvention ou autre, c'est déjà plié... Alors comment ne pas se trahir ? Il s'agit de trouver des gens qui ont confiance en toi, qui se retrouvent dans ce que tu défends. J'ai quarante ans maintenant, et je fais des tentatives... Bien sûr, c'est fragile, comme pouvoir politique. Et je ne suis pas « porteur de projet » ; de convictions, peut-être. Je veux faire du théâtre, alors il faut travailler.

« Les Frères Karamazov d'après Fiodor Dostoïevski », adapté et mis en scène par Sylvain Creuzevault, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris à l'Odéon-Théâtre de l'Europe jusqu'au 6 décembre ; et à Points Communs, Nouvelle scène nationale Cergy-Pontoise / Val d'Oise les 10 et 11 Décembre.

Ysé Sorel

Journaliste et critique



LE 29/10/2021

Théâtre : "Les Frères Karamazov" de Sylvain Creuzevault et "Sleeping" de Serge Nicolai

|| ÉCOUTER (32 MIN)



À retrouver dans l'émission

LA GRANDE TABLE CRITIQUE par Lucile Commeaux



S'ABONNER

En débat, deux spectacles adaptés de romans : Dostoïevski pour l'un, Yasunari Kawabata pour l'autre.



"Les Frères Karamazov" de Sylvain Creuzevault • Crédits : Simon Gosselin

La Grande Table critique : chaque vendredi, une poignée de critiques passionnés échangent et se disputent autour de films, de livres, d'expositions, de disques, de bande-dessinées, etc... On y parle de l'actualité culturelle avec enthousiasme et contradiction.

Au sommaire de cette émission, deux spectacles : *Les Frères Karamazov* mis en scène par Sylvain Creuzevault d'après Dostoïevski, à découvrir jusqu'au 13 novembre au Théâtre de l'Odéon, et *Sleeping* de Serge Nicolai avec Yoshi Oida, d'après le roman *Les Belles Endormies* de Yasunari Kawabata, à voir jusqu'au 6 novembre au Théâtre Monfort, à Paris.

Nos critiques du jour : Marie Sorbier, rédactrice en chef de *I/O Gazette* et productrice de la séquence *Affaire en Cours* sur France Culture, et Philippe Chevilley, chef du service culture aux *Echos*.

"Les Frères Karamazov" de Sylvain Creuzevault au Théâtre de l'Odéon

Présentation : *Les Frères Karamazov* est un monstre. Comme pour *Les Démons* (mis en scène aux Ateliers Berthier à l'automne 2018), et après *Le Grand Inquisiteur* (créé à l'Odéon 6e à l'automne 2020), Sylvain Creuzevault taille dans ses 1300 pages les éléments d'une lecture inspirée de Heiner Müller et Jean Genet, selon qui l'ultime roman de Dostoïevski est avant tout "une farce, une bouffonnerie énorme et mesquine". Cet humour farcesque, déjà perceptible dans *Les Démons*, devient ici littéralement ravageur. "Qui crée veut la destruction", disait Müller : Creuzevault retrouve partout dans le roman ce mouvement paradoxal d'une écriture qui ne cesse de raturer ce qu'elle affirme. Ainsi, après avoir annoncé le roman de formation d'un jeune saint en devenir, voilà que le narrateur se met à raconter l'histoire d'un crime fascinant. Lequel de ses fils a-t-il tué l'ignoble Fiodor Karamazov : Dimitri le sensuel, le coupable idéal, rival de son père en amour ? Ivan l'intellectuel, tourmenté par la question du mal radical, n'y est-il vraiment pour rien ? Et Aliocha le vertueux, le naïf, n'aurait-il pas lui-même joué un rôle dans cette affaire, ne serait-ce que celui d'être resté aveugle ? L'enquête trouble les certitudes, subvertit les causalités. Les actes, les motifs, les caractères s'ouvrent à toutes les contradictions. Le procès de Dimitri exhibe les ficelles de ce qu'on appelle "justice". Le cadavre d'un homme de Dieu, au lieu de dégager une odeur de sainteté, se met à puer. Dans ce "jeu de massacre", note Genet, tandis que se défont la dignité, le sérieux tragiques, "il ne reste que de la charpie. L'allégresse commence"...



"Les Frères Karamazov" de Sylvain Creuzevault • Crédits : Simon Gosselin

- *Les Frères Karamazov* mis en scène par Sylvain Creuzevault d'après Dostoïevski est à découvrir jusqu'au 13 novembre au Théâtre de l'Odéon

"Sleeping" de Serge Nicolai au Théâtre Monfort

Présentation : Éclairer la vie en regardant la mort. *Sleeping* est un spectacle onirique qui résonne avec l'époque. Associant masques, jeu théâtral, vidéo et musique, Serge Nicolai s'inspire du roman *Les Belles Endormies* de l'écrivain japonais Yasunari Kawabata. Évocation poétique d'un vieil homme, Eguchi, au crépuscule de sa vie. Toutes les femmes qui ont jalonné sa vie, sa mère, sa fille, son amante, lui apparaissent au seuil de la mort, belles, provocatrices, sensuelles, délicates. Des messagères tant fascinantes que répugnantes de l'entre-monde. Des icônes féminines qui reflètent l'âme d'Eguchi et confrontent sans relâche son être le plus intime à ces questions : Comment as-tu aimé ? Comment as-tu vécu ? Une merveilleuse ode à la vie.

Serge Nicolai (compagnon du Théâtre du Soleil depuis 1997) adapte le roman *Les Belles Endormies* de Yasunari Kawabata en partition théâtrale. Librement inspiré et influencé par les formes du Nô et du Kabuki, il confronte la tradition à une forme contemporaine.



- *Sleeping* de Serge Nicolai est à voir jusqu'au 6 novembre au Théâtre Monfort

Egalement au sommaire :

Le coup de coeur de Marie Sorbier pour le spectacle *Nous aurons encore l'occasion de danser ensemble* de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini d'après le film *Ginger et Fred* de Federico Fellini.

Le spectacle est à découvrir au [CDN Besançon Franche-Comté du 16 au 18 novembre](#), au [Théâtre de l'Odéon du 10 au 18 décembre](#) dans le cadre du Festival d'Automne et au [Théâtre Garonne de Toulouse du 12 au 15 janvier](#).

INTERVENANTS

Philippe Chevilley

Chef du service culture des Echos

Marie Sorbier

Rédactrice en chef de l'O et productrice d'Afrique en cours sur France Culture

L'ÉQUIPE

Production

Lucile Commeaux

Réalisation

Peire Légras

Avec la collaboration de

Boris Pineau, Aïssatou N'Doye

/ critique / Sylvain Creuzevault dompte les Karamazov



Photo Simon Gosselin

Au Théâtre de l'Odéon, le metteur en scène adapte avec une intelligence rare, une impeccable maîtrise et une certaine forme de sagesse le dernier chef d'œuvre de Dostoïevski.

La voilà la dernière pierre, celle du temple dostoïevskien que Sylvain Creuzevault aura façonné, patiemment, plus de trois années durant. Après *Les Démon*s, *L'Adolescent*, mais aussi *Crime et Châtiment* et les *Carnets du sous-sol*, travaillés avec des groupes d'amateurs, le metteur en scène ne pouvait pas clore son compagnonnage avec le maître de la littérature russe sans s'attaquer à son œuvre ultime, *Les Frères Karamazov*. Il y a un an, déjà, il y avait opéré une incursion pour transformer le poème du Grand Inquisiteur en farce métaphysico-politique, tel un avant-goût, un préambule, à la somme à laquelle il se mesure aujourd'hui – le second confinement lié au Covid-19 l'ayant empêché de présenter ces deux pièces l'une à la suite de l'autre, comme il l'aurait souhaité. **Le défi est de taille tant la montagne littéraire est immense : 1300 pages d'une histoire qui brosse le destin d'une famille tourmentée**, où Dostoïevski, comme à son habitude, brasse les combats et les thématiques, métaphysiques, religieuses et politiques, avec cette distance féconde qui lui donne un coup d'avance sur son époque.

Car les Karamazov sont les symptômes errants de leur temps, où, les valeurs étant devenues choses relatives et négligeables – « *Si Dieu est mort, tout est permis* », résume Sylvain Creuzevault –, une famille peut implorer avant même d'avoir existé. La faute, pour une large part, à Fiodor, qui tient plus du géniteur que du véritable père. Ses trois fils, nés de deux mariages différents, Dimitri, Ivan et Aliocha – auxquels il convient d'ajouter Smerdiakov, rejeton illégitime dont Fiodor a fait son domestique –, se connaissent peu et ont dû s'élever seuls, ou presque, à cause de son attitude inconséquente et dépravée. En grandissant, tous ont emprunté des trajectoires radicalement différentes : alors que l'aîné, Dimitri, s'abîme et se ruine dans la débauche, tout en lorgnant sur Grouchenka que son père convoite également, Ivan est rongé par les malheurs du monde, que son athéisme le pousse à regarder en face, et Aliocha se complait sous la coupe du starets Zosime, qui fait office, pour lui, de père de substitution et, surtout, de guide spirituel.

Malgré ces divergences, tous sont, de gré ou de force, avec une haine plus ou moins avouée et recuite, à bord de la même galère familiale, où le parricide est devenu, au vu du pedigree de Fiodor, une option envisageable, voire justifiée et justifiable.

Cette histoire, Sylvain Creuzevault s'en empare avec une intelligence rare et réussit à faire le chef d'œuvre de Dostoïevski à sa main au prix de (très) nombreuses et évidentes coupes qui ramènent le tout à un spectacle d'un peu moins de trois heures – entracte non compris. D'une limpidité remarquable, son adaptation, que les puristes trouveront sans doute trop simplifiée, contient, et c'est un tour de force, l'essentiel des enjeux originels, qu'ils soient intimes ou sociétaux, politiques ou métaphysiques. Surtout, elle suit à la lettre l'esprit malin du romancier russe qui se plait, à mesure qu'il avance, à allumer des contre-feux pour échapper à tout manichéisme. Sous leur verve et leur présence très actuelles, qui font la marque de fabrique du metteur en scène, les personnages à la mode Creuzevault sont, en réalité, patiemment modelés, chargés des combats, des contradictions et des douleurs que Dostoïevski avait placés en eux. D'autant qu'il peut, pour les porter, compter sur un plateau de comédiens de premier ordre, à commencer par **Servane Ducorps, Nicolas Bouchaud et Sava Lolov. Chacun dans leur rôle, ils impriment leur marque, apposent leur patte, sans jamais trahir la nature de ceux qu'ils incarnent.**

Bien conscient de la complexité du substrat narratif qu'il a entre les mains, Sylvain Creuzevault a, contrairement à ce qu'il avait parfois pu faire par le passé, joué la carte de l'accompagnement. Dans un espace scénographique qui reprend celui du *Grand Inquisiteur*, et donne naissance à de jolies propositions esthétiques, dont la scène au cœur de la discothèque « *Villa Capitale* », il fait montre d'une impeccable maîtrise qui confine parfois, et c'est le revers de la médaille, à une certaine forme de sagesse, loin du bouillonnement auquel il nous avait habitués. Bouillonnement scénique, avec une appréhension foutraque du plateau, qu'il se plaisait à mettre sens dessus dessous ; bouillonnement intellectuel, frontalement politique, voire métaphysique, jusqu'à faire turbuler le cerveau de tout un chacun. Face aux *Frères Karamazov*, tout se passe comme si il n'avait pas voulu prendre le risque de s'adonner à ces fougueuses envolées théâtrales qu'il était l'un des seuls à oser. Reste à savoir s'il s'agit là d'un tournant durable ou, plus simplement, de la fin volontairement apaisée d'un cycle. Ses futurs projets autour de *L'Esthétique de la résistance* de Peter Weiss, présentés lors de la saison 2022-2023, feront office de jugs de paix.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

Les Frères Karamazov
d'après Fédor Dostoïevski

Adaptation et mise en scène Sylvain Creuzevault

Avec Nicolas Bouchaud, Sylvain Creuzevault, Servane Ducorps, Vladislav Galard, Arthur Igual, Sava Lolov, Frédéric Noaille, Blanche Ripoché, Sylvain Sounier et les musiciens Sylvaine Hélay et Antonin Rayon

Traduction française André Markowicz

Dramaturgie Julien Allavéra

Scénographie Jean-Baptiste Bellon

Lumière Vyara Stefanova

Création musicale Sylvaine Hélay, Antonin Rayon

Maquillage Mytil Brimeur

Masques Loïc Nébréda

Costumes Gwendoline Bouget

Son Michaël Schaller

Vidéo / Accessoires Valentin Dabbadie

Production Le Singe

Coproduction Odéon-Théâtre de l'Europe, Festival d'Automne à Paris, Théâtre national de Strasbourg, L'Empreinte – Scène nationale Brive-Tulle, Théâtre des Treize Vents – Centre dramatique national de Montpellier, Théâtre de l'Union – Centre dramatique national du Limousin, La Coursive – Scène nationale de la Rochelle, Bonlieu Scène nationale – Annecy

Avec le soutien de l'Office artistique de la région Nouvelle-Aquitaine

La compagnie est soutenue par le ministère de la Culture / Direction générale de la création artistique Nouvelle-Aquitaine

Les Frères Karamazov de Fédor Dostoïevski, traduction André Markowicz, est publié aux éditions Actes Sud, coll. Babel.

Durée : 3h15 (entracte compris)

Odéon-Théâtre de l'Europe, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris
du 22 octobre au 13 novembre 2021

L'Empreinte – Scène nationale Brive-Tulle
les 23 et 24 novembre

Théâtre des 13 Vents – CDN de Montpellier
du 12 au 14 janvier 2022

Points communs – Scène nationale de Cergy-Pontoise
les 17 et 18 février

Théâtre national de Strasbourg
du 11 au 19 mars

Bonlieu – Scène nationale d'Annecy
les 24 et 25 mars

La Coursive – Scène nationale de La Rochelle
les 13 et 14 avril

Teatro nacional São João, Porto
les 29 et 30 avril



MEDIAPART
MAR. 2 NOV. 2021 - ÉDITION DE LA MI-JOURNÉE

Sylvain Creuzevault et sa troupe cabajoutisent à merveille "Les frères Karamazov"

26 OCT. 2021 | PAR JEAN-PIERRE THIBAUDAT | BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Après « Les Démons », « Le Grand Inquisiteur », et des spectacles travaillés avec des amateurs (« Les carnets du sous-sol », « Crime et châtiment »), Sylvain Creuzevault et sa compagnie Le singe parachèvent en toute beauté leurs années Dostoïevski avec l'ultime chef d'œuvre du romancier russe vigoureusement adapté sous l'impulsion du cabajoutis. Du quoi ?



Scène des "Frères Karamazov" © Simon Gosselin

Au moment où Sylvain Creuzevault et sa compagnie Le singe présentent leur nouvelle création, *Les frères Karamazov* d'après Dostoïevski, la revue *Théâtre/public* ouvre son numéro de septembre-octobre par un grand entretien avec le metteur en scène mené par Olivier Neveux. L'entretien porte sur des spectacles antérieurs, en particulier *Angelus Novus* ([lire ici](#)). Il n'y est pas question, explicitement, de Dostoïevski. Cependant Creuzevault avance une notion trouvée dans un texte de Balzac (il ne sait plus lequel), le cabajoutis. Le cabajoutis consiste à « *exprimer une manière de bâtir, prise dans le temps, et qui forme une unité faite d'hétérogénéités: tu bâtis sur le bâti existant, tu apportes une autre forme que celles qui existent auparavant, une forme nouvelle pour une nouvelle fonction nécessaire, les matériaux tout à coup ne sont plus les mêmes qu'à l'époque antérieure, on agence, une forme d'unité a été surmontée* ». Plus loin Creuzevault ajoute « *le nouveau fait de restes, le nouveau fait avec ce qui traîne, l'utile astuce, une poétique de la matière...* ». Et il conclut : *Je comprends alors que j'appartiens, que je veux appartenir, à une généalogie de praticiens qui préfèrent laisser voir dans ce qu'il font la trace des outils de fabrication, du travail, des gestes. Je ne veux pas que le travail disparaisse dans le produit* » etc. On

ne saurait imaginer meilleur résumé de son travail sur les *Karamazov* (jeu, traitement de l'espace par le vide, atomisation des éléments, changement de rythme, etc).

Son adaptation et mise en scène du dernier grand roman de Dostoïevski à partir de la traduction d'André Markowicz mais en s'en détachant, est un très bel exemple de cabajoutis. Cela commence avant même le début du spectacle par une actrice qui colle sur le bord du rideau de fer des mots renvoyant au roman, et en particulier à ce personnages qui en est l'une des ombres : Smerdiakov, le bâtard (né d'un viol) des trois frères Karamazov, Ivan Dmitri et Alexei. Le spectacle fourmille ainsi d'éclairages latéraux ponctuels, de virgules narratives, visuelles. Plus tard, on pourra lire sur un mur blanc des autres mots en lettres noires « *Snéguiriov filasse : Ilioucha fils de lâche : si dieu est mort, tout est permis/ Compassion piège à cons* » ; le « r » de mort, étant tombé, reste le mot. Lequel en profite pour disserter sur la vie russe, la mort, l'existence de dieu, le socialisme, l'injustice.

Si certains personnages sont passés à la trappe, le roman conserve son armature et ses quatre parties . Le plaisir des actrices et des acteurs à être là, à jubiler dans le tutoiement de cet univers fouillis, contamine le public. Les trois frères, Dmitri (Vladislav Galard), Alexei (Arthur Igual), Ivan (Sylvain Creuzevault) et leur abject de père Fiodor (Nicolas Bouchaud), le monastère avec la haute figure du Starets Zosime (Sacha Lolov), les amours divers de deux femmes Katerina Ivanovna (Blanche Ripoché) et Grouchenka (Servane Ducorps)... Comme Frédéric Noaille (Sneguïnov et Rakitine), la plupart, non sans plaisir, jouent aussi plusieurs petits rôles. Tous sont des actrices et des acteurs familiers des spectacles de Creuzevault, tous ou presque étaient déjà dans précédent Dostoïevski il y a deux ans, *Les démons* (lire*ici*). Un noyau de troupe s'est ainsi constituée au fil des années, une ruche dont les abeilles ne s'interdisent pas d'aller butiner ailleurs , un groupe que l'on verrait bien à la tête d'un grand théâtre.



Scène des "Frères Karamazov" © Simon Gosselin

Les Karamazov, eux, ne forment pas une famille unie, les enfants n'ont pas été élevés ensemble, une mère est partie, une autre est morte, leur père n'est pas un exemple de vertu et de probité, il aime la même fille que l'un de ses fils, Creuzevault en fait un patron de boîtes de nuit, la taverne du roman « Villa capitale » devient une discothèque. La force du travail, la constante tension du plateau éprise de légèreté, c'est qu'elles sont le fait d'une équipe constituée et animée par un maître de jeu à la fois ouvert et hors pair.

Tout se construit selon deux pôles : l'œuvre adaptée avec une jouissance irrévérencieuse sans pour autant sombrer dans une actualisation stérile et putassière, et d'une sollicitation permanente des acteurs (plus associés que dirigés) , tous au top, tous heureux d'être là et de nous faire partager leur joie. On le devine, Creuzevault fait autorité sans se conduire comme un chef autoritaire. C'est un capitaine attentif et respecté, qui tient bon la barre, chacun.e à son poste, il est le premier à être une force de propositions et à en solliciter d'autres. D'où la fluidité et la diversité du spectacle qui relance l'intérêt et permet aux temps longs de prendre leurs aises. Les spectateurs sont là, à l'écoute, excités comme des puces par tout ce qui advient. Plusieurs fois, par des textes projetés, on les aide à cheminer dans les ramifications multiples et complexe du dernier roman de Dostoïevski dont nombre de spectateur ne connaissent que le titre.

Bref un formidable cabajoutis. Après des années dans les bras de Dostoïevski, Creuzevault et son Singe vont aborder dans les années qui viennent un autre continent considérable, une œuvre majeure du XXe siècle : *L'esthétique de la résistance* de Peter Weiss.

Odéon-Théâtre de l'Europe, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris jusqu'au 13 nov ; L'Empreinte , Scène nationale Brive-Tulle les 23 et 24 nov ; Théâtre des 13 Vents, CDN de Montpellier du 12 au 14 janv ; Points communs , Scène nationale de Cergy-Pontoise les 17 et 18 fév ; Théâtre national de Strasbourg du 11 au 19 mars ; Bonlieu, Scène nationale d'Annecy les 24 et 25 mars ; La Coursive, Scène nationale de La Rochelle les 13 et 14 avril ; teatro nacional São João, Porto, les 29 et 30 avril.

théâtre/public N 241, Editions théâtrales, 128p, 16,90€



→ RENDEZ-VOUS CULTURE

Avec Les Frères Karamazov, Creuzevault adapte au théâtre le chef-d'œuvre de Dostoïevski



Publié le : 28/10/2021 - 00:08



Audio 02:47



Podcast



« Les Frères Karamazov » de Sylvain Creuzevault, l'adaptation du roman de 1300 pages de Dostoïevski. © Simon Gosselin

Par : Muriel Maalouf



Écouter l'article

C'est un monument de la littérature qui est adapté au Théâtre de l'Odéon dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. *Les Frères Karamazov*, l'un des chefs-d'œuvre de Dostoïevski, est adapté et mis en scène par Sylvain Creuzevault. L'artiste quadragénaire fréquente depuis plus de 5 ans l'auteur russe. Après *Les Démons* et *L'Adolescent*, il nous livre le roman fleuve de Dostoïevski en 3h20 d'un spectacle qui ne s'essouffle jamais.

CULTURE

THÉÂTRE

LITTÉRATURE

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

THÉÂTRE - CRITIQUE

Les Frères Karamazov d'après Dostoïevski, adaptation et mise en scène Sylvain Creuzevault



D'APRÈS FÉDOR DOSTOÏEVSKI /
TRADUCTION D'ANDRÉ
MARKOWICZ / ADAPTATION ET
MISE EN SCÈNE SYLVAIN
CREUZEVAULT

Publié le 27 octobre 2021 - N° 293

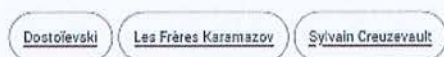
Ce familier de Dostoïevski qu'est le metteur en scène Sylvain Creuzevault réserve, avec cette adaptation pour la scène du dernier roman de l'écrivain russe, plus de surprises encore qu'à l'accoutumée. L'interprétation inédite de l'œuvre qui tire la tragédie vers la farce est formidablement servie.

Le metteur en scène, qui n'en est pas à sa première adaptation d'un roman de Dostoïevski – *Les Démons* (2018) et *Le Grand Inquisiteur* (2020) –, possède son sujet. Il s'en amuse. Et nous amuse au point de nous abuser. Qui, dans l'œuvre, croyant la connaître, a pu voir ce qu'y voit le metteur en scène ? Ainsi il s'interroge : « *Ai-je mal lu « Les Frères Karamazov » ?* ». Là où d'aucuns s'accordent pour la regarder comme un « *testament philosophique* », lui l'a lue « *comme une blague* ». La métamorphose de point de vue est, à proprement parler, époustouflante. Ce qu'elle entraîne ne l'est pas moins. Le déplacement de focale dans le passage du texte au plateau en témoigne d'abord. Dans la fratrie Karamazov composée de trois frères, Dmitri, Ivan et Alexeï, nés de deux lits différents et d'un quatrième enfant putatif, le bien nommé Smerdiakov, tous, pour différentes raisons, exception peut-être faite d'Alexeï (Aliocha), sont susceptibles d'avoir tué le père, Fiodor. Alors que le roman fait d'Aliocha son héros, avec la complexité et les ambiguïtés propres aux personnages dostoïevkiens, Sylvain Creuzevault choisit de polariser sa mise en scène sur Smerdiakov, personnalité des plus équivoques sur laquelle pèse, plus que sur les trois autres, ce paternel calamiteux.

Des interprètes remarquables

Pour autant le désigne-t-il comme coupable ? Rien n'est moins sûr. La fidélité à l'œuvre passe par d'autres arcanes. Savantes. Explorant notamment le thème de la responsabilité collective du parricide. Jouant dans la veine singulière qui lui est propre, au débit soutenu, poussée ici dans les retranchements d'un parricide symbolique, le père pouvant être ici la figure tutélaire de l'auteur que le metteur en scène abandonne. Comme si, après ces *Frères Karamazov*, Dostoïevski pouvait reprendre le chemin de la bibliothèque. Sylvain Creuzevault prend avec cette adaptation un malin plaisir proche d'une jubilation de garnement. Communicative. Les rires sporadiques secouant une salle tombée sous le charme transgressif de ses audaces en sont l'expression. L'appropriation par les acteurs de la matière romanesque et des personnages par le biais de cette intention originale laisse entendre la part vivante du travail d'improvisation réalisée en amont au plateau. Les prestations respectives sont, à tous égards, remarquables. Elles nous attachent durablement à cette version en forme de reconfiguration du regard.

Marie-Emmanuelle Dulous de Méritens



A PROPOS DE L'ÉVÉNEMENT

Les Frères Karamazov d'après Dostoïevski, adaptation et mise en scène
Sylvain Creuzevault
du vendredi 22 octobre 2021 au samedi 13 novembre 2021
Odéon-Théâtre de l'Europe
Place de l'Odéon, 75006 Paris
Du mardi au samedi à 19h30, le dimanche à 15h. Relâche le dimanche 24 octobre. Tél : 01 44 85 40 40. **L'Empreinte, Scène Nationale Brive-Tulle** – théâtre de Brive, Place Aristide Briand, 19 100 Brive-La-Gaillarde. Le mardi 23 et le mercredi 24 novembre 2021 à 19h. Tél : 05 55 22 15 22. Durée : 3h15 (avec un entracte). Avec le Festival d'Automne à Paris.

Également

Janvier 2022 : du 12 au 14 au Théâtre des 13 vents – CDN de Montpellier.

Février 2022 : Le 17 et le 18 au Points communs – Scène nationale de Cergy-Pontoise.

Mars 2022 : du 11 au 19 au Théâtre national de Strasbourg, le 24 et le 25 à Bonlieu – Scène nationale d'Annecy.

Avril 2022 : le 13 et le 14 à La Coursive – Scène nationale de La Rochelle.



Toute La Culture.



Creuzevault libère Les frères Karamazov à l'Odéon

27 octobre 2021 | PAR [Amelie Blaustein Niddam](#)

Le metteur en scène révolutionnaire (on l'a vu s'attaquer à la Terreur et au Capital) s'amuse à désosser Dostoïevski dans une mise en scène brillante et un casting flamboyant. Une vraie, belle et grande leçon de théâtre. À voir à l'Odéon, dans le cadre du Festival d'Automne jusqu'au 13 novembre.

« Dimitri, si tu n'étais pas mon fils, je te provoquerais en duel »

Sylvain Creuzevault continue donc d'assumer sa passion pour le XIXe siècle. En 2014, il explorait le [capital théâtral de Marx](#). Cinq ans avant, *Notre Terreur* revisitait la fin sombre et sanglante de Robespierre. Le lien avec Dostoïevski s'apparente plus à une quête de compréhension. En 2018, il monte [Les démons](#), *L'Adolescent* en 2019, et récemment il a extrait des *Frères Karamazov* le monologue, plutôt aride et mystique, du [Grand inquisiteur](#).

Nous voilà partis pour un temps long, mais pas si long (3H15 avec entracte (salutaire en temps masqué !), où il sera plus question de faire dire que de tout dire. Alors que public entre, un personnage glam-rock est posé en avant-scène sur un mur où défile le résumé de l'épisode précédent. On le saura plus tard, il s'agit de Smerdiakov (**Blanche Ripoché**), le fils bâtard de

Fiodor Karamazov (**Nicolas Bouchaud**). Le quatrième frère donc. Il a l'air blasé, désabusé. Quand le « rideau » s'ouvre, nous sommes au monastère où vit Aliocha (**Arthur Igual**), le fils pieux.

Et tout le monde se retrouve : Dimitri, le brûleur de vie (**Vladislav Galard**), Ivan l'intellectuel (**Sylvain Creuzevault**) et le père, patron de boîte de nuit (Nicolas Bouchaud donc). La famille vient rendre visite au Starets Zosime, un genre de super sage (**Sava Loloy**). Il est question d'un vol d'argent, c'est tendu. Mais l'on comprend vite que cela n'est qu'un prétexte à nous emmener dans un monde où tout est à l'envers, ou tout est absurde, paradoxal.

« Soit une femme un petit peu contemporaine, tu es une femme du XIXe siècle ! »

Dans un décor ingénieux à souhait, où les portes se défont au besoin, où sans cesse le quatrième mur est pulvérisé, où les bougies et les néons dialoguent, où les coupes dans l'histoire sont projetées entre les scènes, la question du passage au contemporain est permanente. Creuzevault a très sérieusement coupé dans les 1300 pages du livre pour en tirer des séquences sur le féminisme, le socialisme et l'injustice. Elles ne sont que deux femmes à évoluer dans cette saga masculine. Et elles le disent, sans pour autant se serrer les coudes. Les deux femmes (Blanche Ripoché en Katérina et **Servane Ducorps**) sont deux des amoureuses du beau et sexy Dimitri. Nous sommes presque dans l'énergie d'un cabaret. D'ailleurs, dans la fosse, se trouvent **Antonin Rayon** et **Sylvaine Hélary**, le pianiste et la flûtiste qui accompagnent (quand les comédiens le veulent bien !) ces affaires de mœurs et d'argent.

La direction de la troupe est fulgurante. Tous survolent le jeu dans un vrai acte collectif, on pourrait écrire socialiste même ! Cela sans trop vous spoiler, arrive particulièrement à l'occasion du meurtre du père. Mais qui a tué le père ? Pourquoi tuer son père ? On entend « La sauvagerie il faut y mettre un terme », on entend « Il est des pères qui ressemblent à des malheurs ». Nous assisterons à un procès kafkaïen et burlesque en même temps où la justice est un simulacre et où les bavures policières « bavent ».

« Il n'y a pas d'inquisiteur »

Dans cette mise en scène, le jeu est presque punk. On sent que ça pourrait exploser, mais cela n'arrive pas, et c'est voulu. On a la sensation qu'ils improvisent (incroyable scène de questions du journaliste, filmée aux portes du Palais de Justice) mais ce n'est pas le cas. Les costumes ajoutent à cela. Le jean slim et les boots de Dimitri, le look parfait de patron de boîte de nuit marseillais du Père, les talons léopards de Katérina... Nous sommes aujourd'hui, dans nos questions d'aujourd'hui et nous sommes en même temps dans l'essence et le tourbillon de Dostoïevski. Il y a de l'humour partout dans l'absurde. Les acteurs s'amuse à être dépassés par ce monument littéraire (lister tous les personnages tient en 13 pages, cela vous donne une idée) et vannent le corpus même : Dimitri dit « Il n'y a pas d'inquisiteur » en référence au monologue-icône d'Ivan, sur la nature humaine, qui ne sera pas dit ici.

« Peut-on vivre sans joie ? » Demande Dimitri. Creuzevault répond fermement non en livrant une pièce jubilatoire qui ne fait que monter en puissance pendant toute la représentation.

Visuel : Sylvain Creuzevault, Les Frères Karamazov © DR

« Les Frères Karamazov » de Sylvain Creuzevault au Théâtre de l'Odéon – l'allégresse de Dostoïevski sur scène

Le 31 octobre 2021 - Spectacles

Tandis que Guy Cassiers présente en ce moment son adaptation des *Démons* avec la troupe de la Comédie-Française, Sylvain Creuzevault adapte *Les Frères Karamazov*, un an après la date de sa programmation initiale. L'automne théâtral 2021 aura donc été dostoïevskien, alors que s'achève l'année du bicentenaire de la naissance de l'auteur. Le metteur en scène flamand et le français, tous deux grands adaptateurs de romans à la scène, ont cependant opté pour des principes très différents pour se mesurer à ces œuvres. La première chose qui distingue leurs démarches est même avant cela que c'est sur invitation que Cassiers en est enfin venu à s'intéresser à Dostoïevski, alors que Creuzevault poursuit avec ce spectacle un compagnonnage initié en 2018 avec *Les Démons*, et poursuivi en 2019 par *L'Adolescent* et en 2020 par *Le Grand Inquisiteur*. Comme *l'Allemand Frank Castorf*, le metteur en scène français revient de manière obsessionnelle à Dostoïevski, mais il se déplace avec lui, d'une œuvre à l'autre – à moins que ce soient les confinements et couvre-feux successifs qui aient fait mûrir son spectacle, qui lui aient donné un air beaucoup plus sage que son *Grand Inquisiteur*, aussi foutraque que pointu philosophiquement (et dans cette mesure peut-être un peu plus dostoïevskien). Toujours est-il que Creuzevault atteint ici un point d'équilibre extraordinaire entre une lisibilité alliée à une immédiateté théâtrale séduisantes, et une densité, une profondeur, une exigence intellectuelle, une finesse de lecture proprement jubilatoires.



Le résumé du spectacle publié dans le programme de salle des *Démons* noyait volontairement le spectateur en prétendant lui expliquer les ressorts d'une narration multiplanaire et multidirectionnelle. Nicolas Bouchaud, qui interprétait le rôle du narrateur G-v., entretenait au plateau une semblable impression de submersion par l'abondance des faits qu'il rapportait, tous nimbés de mystère. L'entrée du public dans la salle de l'Odéon laisse présager un semblable tsunami narratif : le rideau d'avant-scène a été

transformé en écran, texturé par des portraits d'acteurs mouvants bleutés et quelques poussières, sur lesquels défile un texte qui livre les portraits de la famille Karamazov, le père et ses trois fils. Ce texte, qui prend aussitôt d'assaut le spectateur, lui rappelle qu'un roman est à l'origine du spectacle – là où *Cassiers*, avec la complicité d'un adaptateur, s'était efforcé de gommer toute trace de romanesque pour donner l'illusion d'une pièce de théâtre (une pièce touffue et quelque peu branlante). Le foisonnement du matériau d'origine est encore désigné par des bouts de textes collés

le long du cadre des scènes, lettres qui évoquent Le Grand Inquisiteur créé l'an dernier et qui renvoient à celles qui dénoncent les féminicides dans nos rues. Elles n'annoncent pas cette fois que Dieu est éternel, mais : « Smerdiakov : je voudrais vous parler ». L'indication, affichée à l'horizontale et à la verticale, qui a impliqué de recouvrir à gros rouleaux de peinture blanche les bords du plateau, et même les dorures des premières loges, fait tendre la scène vers la salle. Mouvement encore confirmé par le fait que les premiers rangs de l'orchestre ont été enlevés pour laisser place à deux musiciens aux multiples instruments, Sylvaine Hélary et Antonin Rayon, qui accompagnent de musique *live* tout le spectacle en interaction étroite avec les acteurs, et jouent par ce biais un rôle de médiateur entre eux et les spectateurs.

L'un des partis pris de Sylvain Creuzevault qui s'imposent le plus rapidement est en effet celui d'établir un dialogue avec le public, de le prendre constamment en considération tout au long des trois heures quinze de spectacle. Si la cellule du starets sur laquelle s'ouvre le rideau d'avant-scène paraît vaguement réaliste, toute blanche, avec ses ogives, ses vitraux et ses icônes, le père Karamazov prend autant à témoin le starets Zossima que le public au moment d'exposer les frasques de son fils. De même, quand Grouchenka sort de sa cachette pour surprendre Aliocha et lui révéler qu'elle était là depuis le début de son dialogue avec Katherina, elle exprime une gêne profonde, à l'égard des deux personnages, mais plus encore à l'égard du public, nombreux, témoin de son entrée qu'elle trouve complètement ratée. De manière plus explicite encore, quand Mitia croise Aliocha dans la forêt qui sépare le monastère de la ville, et qu'Aliocha fait référence aux 4 500 roubles qu'il a donnés à Katherina, Mitia se tourne vers le public et lui demande s'il a compris de quoi il était question, et en vient à lui reprocher de ne pas avoir protesté pour qu'on lui explique ce détail ! Jusqu'au dernier moment, jusqu'au discours qu'Aliocha prononce sur la tombe du petit Ilioucha, les spectateurs sont pris en compte. Après nous avoir invité à nous souvenir toute notre vie de l'enfant mort, Aliocha annonce que lui n'oubliera jamais, jamais, aucun de nos visages.

Ces effets d'adresse, en plus de rompre toute forme d'illusion, de conférer un tour ludique, et même comique, à cette adaptation, en révèlent une dimension imprévisible, en regard des précédents spectacles de Creuzevault : son caractère profondément didactique. Le metteur en scène n'essaie pas de dompter le roman à tout prix en le réduisant, et il ne renonce qu'à très peu de choses – le personnage de Lisa, la Légende du



Grand Inquisiteur qu'il a traitée comme un morceau à part et sur laquelle il ne revient pas, le dialogue d'Ivan avec le diable et son suicide, notamment. Il s'efforce au contraire de conserver toutes les sinuosités de l'intrigue du parricide, ainsi que son contrepoint qui la met en résonance, celle de la Filasse, offensée par Dmitri Karamazov, et de son fils, le petit Ilioucha. Creuzevault fait même date dans la longue histoire des adaptations de ce roman à la scène en conservant dans son adaptation le procès de Mitia, ainsi que, pendant l'entracte, pour ceux qui ont le courage de rester, l'hagiographie du starets Zossima. Cette profusion narrative à laquelle Creuzevault essaie de mesurer son théâtre est également perceptible à l'échelle des acteurs, qui délivrent une quantité d'informations dans de longues répliques – informations qui ne sont pas toujours lisibles du premier coup et qui produisent une impression de trop-plein à force de s'accumuler. Il en est ainsi de la tirade du père Karamazov, lorsqu'il expose ses affaires au starets ou à Ivan ; de Mitia, lorsqu'il

raconte avec force détails son histoire avec Katherina ; d'Ivan, lorsqu'il multiplie les récits de crimes exercés à l'encontre d'enfants, à toute allure ; de Grouchenka, lorsqu'elle fait le récit de son aventure avec son Polonais.

Mais alors que Creuzevault reproduisait dans ses *Démons* un effet de tourbillon et de débordement qui caractérise tout particulièrement la narration de ce roman, ici, il s'efforce de maintenir une certaine forme de linéarité, un enchaînement des faits beaucoup plus lisible – là où d'autres, avant lui, et lui-même dans ses précédentes adaptations, avaient renoncé à tout semblant de continuité, trouvant ainsi le moyen de rendre compte sur scène d'une dimension aussi profonde qu'inqualifiable de la poétique de Dostoïevski. Le metteur en scène justifie ce parti pris dans un entretien, en disant qu'il perçoit quelque chose de beaucoup plus apaisé dans cette œuvre. Il prend donc soin d'établir tous les ressorts de l'intrigue : les 3 000 roubles à l'origine de l'inculpation de Mitia, le code secret des coups à la porte établi entre Fiodor et Grouchenka, la nécessité qu'a Smerdiakov de voir Ivan partir vendre les forêts de Tchermachnia ou les coups assénés au vieux domestique Grigoreïev. Ces chevilles narratives arrivent parfois à contretemps, mais tous les manques finissent par être comblés, et les lignes de fuite de l'œuvre, qui ouvrent sur des abîmes, esquivées.



Une telle coexistence entre abondance et clarté implique une agilité scénique qui assume parfois son caractère bricolé. Les reconfigurations scénographiques ont lieu à vue, les décors sont mis à nu, les transitions sont assumées, et les trouvailles se multiplient – parmi lesquelles la vidéo, dont se passait jusqu'ici Creuzevault. Le metteur en scène crée ainsi des images tantôt troublantes, tantôt burlesques, dans tous les

cas fortes, grâce auxquelles il exhibe ce qui reste de l'ordre de l'implicite dans le roman de Dostoïevski. Le starets est sous perfusion, le père Karamazov est propriétaire de bordels et de boîtes de nuit aux enseignes fluo, Smerdiakov est un chanteur androgyne qui oscille entre le chant lyrique et le slam, Grouchenka ne fait pas mine d'embrasser la main de Katherina, mais sa bouche, et elle ne tente pas Aliocha en s'asseyant sur ses genoux mais en entreprenant carrément de coucher avec lui. Ces excès, qui offusqueront peut-être ceux qui considèrent Dostoïevski comme un monument du patrimoine littéraire auquel le respect est dû, permettent de percevoir les mouvements contradictoires qui animent les personnages, les élans inconciliables qui les déchirent.

Le personnage de Grouchenka, souvent réduite au rôle de séductrice en partie à l'origine des dissensus du père et de son fils Mitia, acquiert grâce à cette approche une puissance extraordinaire. Son relief est d'autant plus grand qu'elle est interprétée par Servane Ducorps, qui est encore hantée par le fantôme de Nastassia Philippovna, autre personnage de Dostoïevski auquel elle a donné corps sous la direction de Vincent Macaigne, dans son adaptation de *L'Idiot*, en 2009 et en 2014. D'un spectacle à l'autre, les résonances se multiplient et mettent en valeur des nuances très subtiles. Creuzevault paraît d'ailleurs assumer de multiples références à celui de Macaigne, lorsqu'il fait le choix de confronter à intervalles régulier le public à du texte écrit pour combler des ellipses, de priver d'entracte avec un acteur qui continue à jouer – la vie du starets Zossima est dispensable dans

l'ordre de la narration, mais il n'est pas évident de prendre la décision de quitter la salle alors que des acteurs saisissants continuent de jouer –, de distribuer de la bière au public avant de reprendre le spectacle, et surtout lorsqu'il interpose une verrière entre le public et la scène, verrière derrière laquelle Grouchenka-Nastassia se débat avec un amant, dans la fumée et les néons colorés. Les adeptes des adaptations de Dostoïevski se régaleront alors de ces jeux de superposition qui décuplent les possibilités de lecture.

Il semble finalement que ce soit justement en la capacité de Creuzevault à multiplier les degrés de lecture que réside la réussite de ses *Frères Karamazov*. En maintenant en place une certaine forme de linéarité, presque pédagogique grâce aux multiples interactions qu'il ménage entre les acteurs et le public, il s'adresse aux novices. Mais en traversant sans se soucier de les articuler entre elles de nombreuses interprétations possibles de l'œuvre,



il s'adresse également aux initiés. Ces différents types de spectateurs ne forment pas deux camps ; ils sont réunis en communauté par le rire que Creuzevault déclenche d'innombrables manières, mettant ainsi en œuvre un texte de Jean Genet reproduit dans le programme de salle. Dans des notes sur *Les Frères Karamazov*, Genet considère que Dostoïevski, à ce stade de sa vie et de son œuvre, se moque de lui-même, retourne tout constamment en son envers – trait de sa poétique que Bakhtine nomme « carnavalesque ». Il transforme la tragédie en farce, expose des comportements absolument incompatibles qui minent toute forme de psychologie et sapent le caractère sérieux du récit. Genet poursuit en affirmant que de ces contradictions infinies, par lesquelles l'auteur donne l'impression de se moquer de lui-même et fait ainsi preuve d'un humour proprement génial, naît l'allégresse. Une allégresse bien présente sur scène, grâce aux nombreuses formes d'humour – issues des anachronismes temporels, de la prise en compte du public, des décrochages permanents, des pantomimes – et plus profondément encore grâce à la présence d'acteurs brillants sur scène.

L'équipe réunie par Creuzevault est en effet remarquable. Outre Nicolas Bouchaud, Servane Ducorps ou Arthur Igual, dont on connaissait déjà les talents, Vladislav Galard se révèle un Dmitri inoubliable. La légèreté réjouissante de leur jeu n'a de valeur que grâce à la gravité dont ils sont à d'autres moments capables. Le sérieux est bien là, tout comme l'exigence qu'impliquent les dialogues sur l'existence de Dieu – ceci malgré le fait qu'Ivan, interprété par Creuzevault lui-même, produise l'impression d'une absence, d'un effacement du personnage dans cette adaptation. Plus encore, et de manière d'autant plus poignante qu'imprévisible dans le théâtre de Creuzevault, surgit l'émotion lors de la dernière scène, celle de l'enterrement du petit Ilioucha. Alors que le metteur en scène a pu faire preuve d'un certain cynisme dans ses précédents spectacles, il invite, à travers le discours d'Aliocha, à collecter nos souvenirs d'enfance pour envisager la possibilité d'un monde meilleur et plus encore à arrêter de rire face au bien et au bon. Ce discours, souvent laissé de côté ou traité comme la manifestation d'un christianisme naïf quand il n'est pas tourné en dérision, retentit ici avec force et invite avec sincérité à la bienveillance et à l'amour du prochain – celui qui se situe au plus près, qu'il est le plus difficile d'aimer.



Cette résolution paraissait imprévisible après *Le Grand Inquisiteur*, exercice philosophique virtuose qui passait sous silence la réponse d'Aliocha et le contrepoint de la vie du starets, et qui plongeait dans un défaitisme profond. Creuzevault semble avoir dépassé la position du diable qui désacralise à tout va, qui s'approprie les grandes œuvres du patrimoine en en proposant des lectures imprégnées de cynisme – aussi fines ces lectures soient-elles. Il se met ici à l'écoute de l'œuvre de Dostoïevski, dans toutes ses

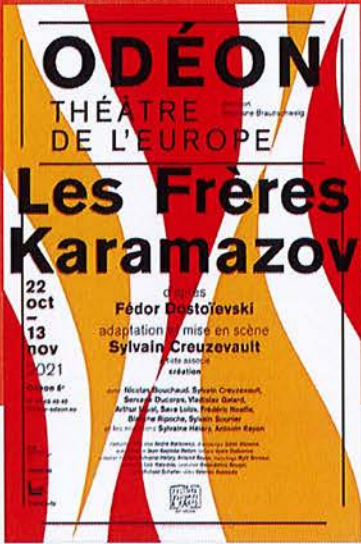
dimensions, et la met au contact d'un public large et hétérogène, qui trouve son compte dans ce spectacle et en découvre ou redécouvre d'innombrables facettes – cette œuvre multiplement paradoxale qui amenait la chercheuse Nina Gourfinkel à affirmer : « Dostoïevski a su faire du “suspens” un des principaux procédés du roman le plus intellectualiste qui fût ». Pour toutes ces raisons, cette adaptation se révèle une rencontre profondément réussie entre le théâtre et Dostoïevski, tout autant qu'entre Dostoïevski et le public.

F.

Pour en savoir plus sur « Les Frères Karamazov », rendez-vous sur [le site du Théâtre de l'Odéon](#).

CULTURETOPS

CRITIQUE DES ÉVÉNEMENTS CULTURELS



THÉÂTRE
LES FRÈRES KARMAZOV

Puissant, intense et jubilatoire

De D'après Fiodor Dostoïevski
Adaptation : Sylvain Creuzevault
Durée : 3h15 (avec un entracte)
Mise en scène Sylvain Creuzevault

Avec Nicolas Bouchaud, Sylvain Creuzevault, Servane Ducorps, Vladislav Galard, Arthur Igual, Sava Lolov, Pauline Lorillard, Frédéric Noaille, Blanche Ripoché, Sylvain Sounier

NOTRE RECOMMANDATION :
★★★★★

TAGS :
Sylvain Creuzevault Nicolas Bouchaud Servane Ducorps Vladislav Galard Arthur Igual Sava Lolov Pauline Lorillard Frédéric Noaille Blanche Ripoché Sylvain Sounier

LU / VU par **CHARLES-ÉDOUARD AUBRY**
Le 01 novembre 2021

INFOS & RÉSERVATION

Odéon théâtre de l'Europe
face de l'Odéon
75006 PARIS

Tél : 01 44 85 40 40
<https://www.theatre-odeon.eu>

Du 22 octobre au 13 novembre, du mardi au samedi à 19h30, le dimanche à 13h

THÈME

- Fiodor Karamazov, le père, est assassiné. Lequel de ses fils, parmi les trois frères, l'a tué ?
- Certes, on ne pleurera pas ce père ignoble et dénué de toute moralité, qui s'est complètement désintéressé de ses enfants, issus de différents mariages. Mais on se passionne pour ses trois fils. Voici d'abord l'aîné, Dmitri, dénué de scrupule, sensuel et éternel amoureux, rival de son père en amour fait un coupable idéal. Ensuite Aliocha, fortement attiré par Dieu est vertueux, naïf ; Il pourrait bien avoir joué un rôle dans l'affaire, ne serait-ce qu'en ne voyant rien venir. Et enfin Ivan, le cadet, intellectuel brillant mais tourmenté par la question du mal radical, ne l'a-t-il pas souhaité malgré lui ?
- L'enquête pour trouver le coupable va déclencher les passions et révéler les monstruosité de chaque personnage.

POINTS FORTS

La mise en scène restitue, dès le début du spectacle d'une rare et violente abstraction sur fond de musique industrielle dissonante, la puissance des forces en présence qui vont se déchaîner tout au long de la pièce. Sans temps mort, Sylvain Creuzevault nous tient en haleine pendant plus de trois heures.

La pièce restitue la dimension de « farce » de la pièce. Souvent drôle et parfois hilarante, surtout dans la 4ème partie avec la caricature de la justice. C'est une farce grinçante et destructrice bien que jubilatoire.

Enfin, les acteurs sont à l'unisson de leur metteur en scène. Tous sont impeccables dans leur(s) rôle(s), chacun interprétant plusieurs personnages avec une puissance dévastatrice et une justesse accomplie.

Des musiciens (piano et flûte) ainsi qu'un DJ jouent en direct la bande-son (improvisée ?) de la pièce. Très inspirés, ils sont un élément important de la scénographie, comme au cinéma.

QUELQUES RÉSERVES

- Après l'entracte, au début de la troisième partie, le metteur en scène est soudain rattrapé par les tics d'une scénographie moderne dont on déjà pu déplorer les travers dans de nombreuses créations récentes : scène présentée à travers une verrière (ou un rideau) séparant la scène du public et diminuant la visibilité ; utilisation abusive de la vidéo ; nudité d'un acteur comme pour mieux montrer combien il se « dépouille » du superflu ...
- Heureusement, dès la quatrième partie on en revient à la mise en scène qui comme lors des deux premières parties, donne au spectacle son allégresse inspirée.

ENCORE UN MOT...

- *Les frères Karamazov* est le roman de la démesure : affrontement tentaculaire entre le Bien et le Mal, qui parcourt tous les personnages de la pièce, conflit entre la croyance en Dieu et une défiance de toute religion, opposition entre l'amour véritable et l'amour névrotique.
- Sylvain Creuzevault est fasciné par Dostoïevski. Il a déjà monté *Les Démons* au théâtre de l'Europe - Ateliers Berthier en 2018, et *Le Grand Inquisiteur* à l'Odéon à l'automne 2020.
- Autour du spectacle, il propose une forme courte et adaptée pour les lycées de *Grand Inquisiteur* avec deux de ses comédiens, Arthur Igual et Sava Lolov. Elle se donne dans les établissements scolaires en octobre et novembre.

UNE PHRASE

« Oh, tuer un tel père – mais c'est même impossible à penser ! Messieurs les Jurés, qu'est-ce que c'est qu'un père, un vrai père, qu'est-ce que ce mot sublime, quelle idée si effrayante dans sa grandeur est renfermée dans ce nom ? » (plaidoirie de l'avocat Fétlioukovitch au procès de Dimitri Karamazov).

L'AUTEUR

- Fiodor Dostoïevski est né à Moscou le 30 octobre (on fête le 30 octobre 2021 le 200ème anniversaire de sa naissance) et mort en 1881. Il publie *Les Frères Karamazov* en 1880.
- Ses romans, qualifiés de « métaphysiques », abordent la question angoissée du libre arbitre et de l'existence de Dieu, et la placent au cœur de son œuvre.
- L'écrivain oppose de façon dialectique les points de vue différents des personnages qui se construisent eux-mêmes, au travers de leurs actes et de leurs interactions sociales.



FESTIVAL D'AUTOMNE CRITIQUES THÉÂTRE

Au nom du père et des fils

Les Frères Karamazov

Par Mathias Daval

© 1 novembre 2021



(c) Simon Gosselin

Habitué des constructions scéniques aussi ambitieuses qu'alambiquées, Sylvain Creuzevault délaisse en partie son familier laboratoire expérimental et foutraque. Après **“Les Démons”** en 2018, il poursuit son travail dostoïevskien avec un magistral **“Les Frères Karamazov”** qui offre une véritable leçon scénique et dramaturgique, subtil, fluide et drôle.

L'exégèse psychanalytique aura vite voulu considérer les trois frères – ou plutôt les quatre, avec le bâtard Smerdiakov – comme une fragmentation de la psyché de Dostoïevski, une expérience du multiple dans laquelle résonne ces “aspects” du romancier que Freud avait tenté de décrypter dans son essai de 1923 : l'écrivain, le névrosé, le moraliste et le pécheur. Sauf que **“Les Frères Karamazov”** se refuse à toute forme d'univocité, à tout plaquage conceptuel extrapolant de ces fils de quelconques figures hiératiques. Bien au contraire, Ivan, Dmitri et Alexeï sont des corps traversés par des forces complexes et contradictoires, que Creuzevault donne à entendre et à voir avec une remarquable intelligence scénique. Celle-ci est portée, post travail de plateau, par les excellents Vladislav Galard, Arthur Igual et lui-même en Ivan, l'intellectuel faustien, clone de Vassili Kachalov interprétant le même rôle en 1914. Tous les comédiens incarnent plusieurs personnages, à l'exception notable d'Igal dont le mychkinien Aliocha possède sans doute une mystique trop pure pour supporter la multiplicité.

Intrigue policière, fable burlesque, règlement de comptes familial... "Les Frères Karamazov" ne perd jamais de vue sa dimension de grand drame métaphysique. S'il assume la bouffonnerie, et en fait même, via la lecture de Jean Genet, une trame agissante de la dramaturgie, Creuzevault évite le côté obscur de la farce, et ce plus encore que son prélude scénique, "Le Grand Inquisiteur", monté en 2020. Il n'est pas de procédés drolatiques qui ne soient au service de l'éthique karamazovienne. Le metteur en scène ne cherche pas non plus à plaquer une réactualisation forcée du roman. Si le père (Nicolas Bouchaud, au sommet) est patron de boîte de nuit, si le procès se déroule sous les drapeaux de la Russie d'aujourd'hui, on en oublie immédiatement tout enjeu de contemporanéité. Ce qui compte est bien l'intemporalité des dilemmes moraux posés par Dostoïevski, et la capacité de Creuzevault à faire vivre au présent, de façon organique, ces personnages traversés par la honte, la culpabilité ou le remords. Pour lesquels "la souffrance est l'unique cause de la conscience", précepte auquel Cioran ajoutait que les hommes se divisent en deux catégories, ceux qui ont l'ont compris, et les autres.

Car on touche avec "Les Frères Karamazov" à une véritable force *présentielle* dans sa double acception spatiale et temporelle. Comme dans l'obsession changeante de Grouchenka (époustouflante Servane Ducorps), chaque minute compte et impose sa singularité. Cet ancrage dans le présent est décuplé par l'accompagnement musical, joué en direct depuis la fosse, et dont il faut saluer la vibrante inventivité et l'antidémonstrativité. Tout aussi essentielle est la scénographie, épurée, modulaire et ingénieuse : laissant flotter les blancs et les vides, elle permet aux acteurs de les investir avec une liberté accrue, et d'amplifier quelques effets simples mais redoutablement efficaces, à l'image de cette coulée de sang rouge sur fond blanc pour toute trace du parricide. Car dans son choix radical de lisibilité – allant jusqu'à faire le résumé écrit des séquences précédentes et à ponctuer les 3 h 15 d'adresses au public -, ce que Creuzevault a peut-être perdu en flamboyance multidirectionnelle, il l'a gagné en puissance et en émotion. En témoigne la séquence conclusive, les funérailles d'Ilioucha, apothéose de cette fusion entre mystique, cruauté et burlesque. A aucun moment il ne perd de vue la complexité de ces zones grises karamazoviennes : au brouillage citationnel et référentiel de ses précédents spectacles, il a substitué un grand geste d'adaptation théâtrale.

INFOS

FESTIVAL : FESTIVAL D'AUTOMNE

Les Frères Karamazov

Genre : Théâtre

Texte : d'après Fédor Dostoïevski

Conception/Mise en scène : Sylvain Creuzevault

Distribution : Arthur Igual, Blanche Ripoché, Frédéric Noaille, Nicolas Bouchaud, Sava

Lolov, Servane Ducorps, Sylvain Creuzevault, Sylvain Sounier, Vladislav Galard

Lieu : Odéon-Théâtre de l'Europe (Paris)

A consulter : https://www.theatre-odeon.eu/fr/saison-2021-2022/spectacles-21-22/les_freres_karamazov_2122

A PROPOS DE L'AUTEUR



Mathias Daval

Journaliste culturel depuis 2001, lauréat de la bourse du CNT en 2014, cofondateur de I/O et managing editor pour le Theatre Times, membre de la Fédération des critiques de la presse française et du Syndicat international des critiques de théâtre.

www.mathiasdaval.com



Ce week-end à Paris... du 29 au 31 octobre

 **Gaëlle Magnien**
29 octobre 2021

 Partager  Partager sur Twitter 

Au théâtre, redécouvrez l'histoire des frères Karamazov à l'Odéon

Nous retrouvons en ce moment au Théâtre de l'Odéon "Les Frères Karamazov", l'un des chefs-d'œuvre de l'écrivain russe Dostoïevski. Adapté et mis en scène par Sylvain Creuzevault. Qui en 3h20 de spectacle, nous immerge dans l'histoire d'un crime fascinant.. Lequel de ses fils a-t-il tué l'ignoble Fiodor Karamazov : Dimitri le sensuel, le coupable idéal, rival de son père en amour ? Ivan l'intellectuel, tourmenté par la question du mal radical, n'y est-il vraiment pour rien ? Et Aliocha le vertueux, le naïf, n'aurait-il pas lui-même joué un rôle dans cette affaire, ne serait-ce que celui d'être resté aveugle ? L'enquête trouble les certitudes, les actes, les motifs, les caractères s'ouvrent alors à toutes les contradictions.. Vous sentez vous prêts à être initiés ?

La Gazette du Théâtre

LES FRÈRES KARAMAZOV

1 novembre 2021 / Pascal Olivier / Drame



D'après Fédor Dostoïevski

Mise en scène Sylvain Creuzevault.

Nous ne tenterons pas ici de faire un résumé des mésaventures de Fiodor Karamazov et de sa lignée. Elles n'ont pour intérêt que d'illustrer la chute de la grande maison du patriarcat. Dostoïevski en est le grand annonciateur. Dieu est mort et ses représentants sur terre ne se portent pas très bien. Le tsaret (guide spirituel orthodoxe) se réduit à un cadavre à la puanteur infâme, le père se décrit et agit comme un cancrelat. Conrad terminait «*Au cœur des ténèbres*» par : «*L'horreur ! horreur !*». Creuzevault referme le livre de Dostoïevski, dont des pages viennent parfois s'afficher sur le mur anti feu, par «*L'ordure, l'ordure !*». *Les frères Karamazov* est donc une œuvre radicalement avant-gardiste, hier comme aujourd'hui.

Il est beaucoup question actuellement de déconstruire. Déconstruire, le modèle patriarcale, l'homme... Sylvain Creuzevault propose donc une construction-déconstruction du roman sur scène. Construction par un travail énorme et judicieux de coupes, d'assemblages quant au texte ; d'unification d'un texte foisonnant qu'il concentre dans une scénographie où les personnages sont rassemblés «*comme des insectes dans une boîte de carton blanc*». Cette approche entomologique de l'insecte humain post meurtre du père est particulièrement réussie formellement. L'agitation semble vaine pour ces personnages à qui tout, et par conséquent rien, est permis désormais, dans ce lieu qui devient le non-lieu de toute les équivalences. Équivalence, qui n'est jamais ici érigée en idéal. Car la grande force de la mise en scène réside en cela. Sylvain Creuzevault est fidèle à Dostoïevski en n'ajustant pas le constat de l'auteur à l'air du temps.



Photo Simon Gosselin

Il met en scène tous les effets de la déconstruction : Un rôle masculin est joué par un homme et inversement. Il n'y a pas de hiérarchie dans les modalités d'expression (on joue très librement et même souvent dans un registre que le théâtre du Splendid n'aurait pas renié !). Servane Ducorps n'a pas été choisie pour incarner la femme adorée de tous en fonction d'un idéal féminin selon les canons d'un soi-disant regard masculin... Le metteur en scène réussit le grand écart entre russité dostoïevopoutinienne, sans folklore de pacotille, et l'agitprop féministe (la tirade femmen lancée seins nus, les phrases placardées sur les murs). Il fait tout cela mais sans tirer à notre place de conclusion idéologique. Sans réduire l'écart justement. Sa pièce est très politique mais non pas doctrinale. Son choix artistique est ainsi hautement respectable, car hautement éthique et moral. Il met en forme la déconstruction, et pousse dans cette mise en forme les constats de l'auteur à leur extrême, mais pas plus. Il laisse le spectateur libre de sa pensée et de son jugement. Voilà, nous y sommes ! Tous frère (ou tous sœurs c'est pareil) ! Il n'y a plus de transcendance supérieure pour nous écraser, nous commander. Est-ce un point de départ ? Un point de chute ? Plus de secte, et plus de certitudes, voici venir des temps d'insectitude.

D'après Fédor Dostoïevski

Mise en scène Sylvain Creuzevault.

avec :

Nicolas Bouchaud, Sylvain Creuzevault, Servane Ducorps, Vladislav Galard, Arthur Igual, Sava Lolov, Frédéric Noaille, Blanche Ripoché, Sylvain Sounier.

Musiciens:

Sylvaine Héлары, Antonin Rayon

Traduction française André Markowicz

Dramaturgie Julien Allavena

Scénographie Jean-Baptiste Bellon

Lumière Vyara Stefanova

Costumes Gwendoline Bouget

Son Michaël Schaller

Durée 3h15 (avec un entracte)

22 octobre – 13 novembre – Odéon Paris 6e

https://www.theatre-odeon.eu/fr/saison-2021-2022/spectacles-21-22/les_freres_karamazov_2122

Du mercredi 27 octobre 2021

N° 3834



À l'Odéon, l'audacieux Sylvain Creuzevault s'attaque de nouveau à l'œuvre de Dostoïevski en adaptant *Les Frères Karamazov*, un monument de la littérature.

Une Dostoïevskification du théâtre

Un monument de la littérature, *Les Frères Karamazov*, l'œuvre testamentaire de Dostoïevski, l'est assurément. Sylvain Creuzevault s'attaque donc à ce chef-d'œuvre de 1 300 pages dans une adaptation de 3h15. Soit l'histoire des trois fils de Fiodor Pavlovitch Karamazov, un homme impudique, vulgaire et sans principes, et du parricide commis par l'un d'entre eux. **Ce n'est pas la première incursion du vibrionnant metteur en scène dans le roman** : à l'automne 2020, il avait livré *Le Grand Inquisiteur*, sa vision débridée d'un chapitre situé au milieu du livre, où il donnait à voir... Heiner Müller, Staline, Marx, une comédienne déguisée en Donald Trump et un comédien en Margaret Thatcher.

Dostoïevski, source inépuisable

De pièce en pièce, Sylvain Creuzevault poursuit donc sa relation privilégiée avec l'œuvre du maître russe.

Il y a eu *Les Démons*, l'histoire de jeunes révolutionnaires contre l'ordre établi, créé à l'Odéon en 2018 ; *L'Adolescent*, montée avec les 14 élèves-comédiens de la promotion 4 de l'Estba, à l'Odéon, dans le cadre du Festival des Écoles du Théâtre Public en 2019 ; *Crime et Châtiment* avec un groupe d'amateurs à Bobigny et *Les Carnets du sous-sol* emmené par des amateurs de Tulle, Brive et Limoges.

Mise en scène débridée

« Si on est resté plus longtemps que prévu avec Dostoïevski, c'est parce qu'il y a là vraiment quantité de choses qui travaillent - qui nous travaillent, qui le travaillent, et auxquelles on travaillait : la relation socialisme/christianisme, la relation liberté/nécessité, solitude/société... » explique le metteur en scène. Sylvain Creuzevault, qui joue également en compagnie de huit comédiens dont Nicolas Bouchaud, devrait laisser de côté l'intrigue policière et la psychologie tourmentée des personnages et **verser dans l'humour grinçant et la farce dans une mise en scène résolument moderne** (prises de vues au smartphone réalisées en live, fumées, deux musiciens sur scène...). On s'attend donc à une relecture détonante par un metteur en scène qui ose tout.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Les frères Karamazov, d'après Fédor Dostoïevski, mise en scène de Sylvain Creuzevault, au Théâtre de l'Odéon / Festival d'Automne à Paris

Oct 27, 2021 | Commentaires fermés sur Les frères Karamazov, d'après Fédor Dostoïevski, mise en scène de Sylvain Creuzevault, au Théâtre de l'Odéon / Festival d'Automne à Paris



© Simon Gosselin

fff article de **Denis Sanglard**

Adapter, traduire c'est toujours trahir. Pour le meilleur comme pour le pire. Là, nous avons le meilleur. Des 1300 pages et quelques du roman de Dostoïevski, Sylvain Creuzevault taille à la hache pour une version épurée en apparence, en apparence seulement, autour d'une seule question, qui des trois fils a tué le père, Fiedor Karamazov. *Si Dieu n'existe pas tout est permis* est-il graphé sur le mur du plateau quasi nu, réduit à l'essentiel. L'impression fugace d'une salle d'autopsie où bientôt sera disséqué le cadavre de la Russie exsangue dont cette famille dysfonctionnelle est le symptôme. C'est d'ailleurs là que sera exposé, dans une scène d'anthologie, le corps puant la charogne du Starets Zossima. Plus qu'une enquête policière sur ce parricide, c'est avant tout la quête existentialiste, métaphysique et politique de chacun parcourant cette œuvre monstre qui est ici mis en exergue, résumé de façon lapidaire et explosive tant elle est ici concentrée à l'extrême en trois heures de temps. Le rapport à la foi, l'affrontement entre le bien et le mal, la culpabilité, la rédemption, la justice, le politique et le religieux, c'est un vaste jeu de massacre auquel excelle Sylvain Creuzevault qui prend au pied de la lettre l'injonction de Jean Genet pour qui ce roman est « *une farce, une bouffonnerie vaste et mesquine*. » Et l'œuvre transposée dans la Russie de Poutine ne manque du coup pas de sel... et de pertinence. Et au jeu de citations, si pour Müller « *qui crée veut la destruction* » le metteur en scène allègrement retrousse ses manches et se met à la tâche sans barguigner. Il pilonne certes l'ouvrage mais pour mettre à jour ses fondations. C'est proprement jubilatoire et corrosif et limite borderline. Mais ça, le borderline, Sylvain Creuzevault sait y faire et avec maestria. Avec doigté cependant, restant toujours dans les bornes du texte à qui il insuffle une

modernité radicale et âpre. Avec une économie de moyen drastique, il ne s'embarrasse de rien, expédie au besoin le superflu, qui laisse toute la place aux acteurs qui empoignent leurs personnages avec une conviction fortement chevillée et un naturel confondant donnant corps au réel à chacun de leur personnage incarné. L'impression d'une improvisation permanente, où Nicolas Bouchaud décidément se surpasse avec une maîtrise stupéfiante. Mais il faut souligner l'ensemble et la cohérence de cette troupe, on peut parler de troupe ici, dirigée au cordeau et ne rechignant pas à la tâche pour défendre avec ardeur et une bonne dose de folie cette vaste blague, cette géniale bouffonnerie. Le rire est une déflagration libératoire mais c'est toute la lucidité et l'ironie métaphysique, on peut dire ça, de Dostoïevski qui nous explose salement à la figure.

Les frères Karamazov d'après Fédor
Dostoïevski

Adaptation et mise en scène Sylvain
Creuzevault

Avec Nicolas Bouchaud, Sylvain Creuzevault,
Servane Ducorps, Vladislav Galard, Arthur
Igual, Sava Lolov, Frédéric Noaille, Blanche
Ripoche, Sylvain Sounier et les musiciens
Sylvaine Héлары, Antonin Rayon

Traduction française André Markowicz

Dramaturgie Julien Allavena

Scénographie Jean-Baptiste Bellon

Lumières Vyara Stefanova

Création musique Sylvaine Héлары, Antonin Rayon

Maquillage Mytil Brimeur

Masques Loïc Nébréda

Costume Gwendoline Bouget

Son Michaël Schaller

Vidéo Valentin Dabbadie



© Simon Gosselin

Du 22 octobre au 13 novembre 2021

Du mardi au samedi à 19 h 30, le dimanche à 15 h

Théâtre de l'Odéon

Place de l'Odéon

76006 Paris

Réservations 01 44 85 40 40

www.theatre-odeon.eu



Après *Le Grand Inquisiteur*, qui portait déjà le titre de la cinquième partie du livre V des *Frères Karamazov*, Sylvain Creuzevault revient au roman de Dostoïevski pour proposer, à l'Odéon, l'adaptation totale du chef d'oeuvre de la littérature russe. Le fil du texte est gardé mais l'infidélité est revendiquée.

« *Si Dieu est mort, tout est permis* »

Contrairement au roman complexe de Dostoïevski, *Les Démons*, mis en scène en ce moment même par Guy Cassiers à la Comédie-Française, *Les Frères Karamazov* possède une architecture claire. Cinq grandes parties se suivent dans un plan rigoureux. L'histoire de la famille des Karamazov, où pointe déjà la violence, précède un portrait de l'anarchisme russe impie. Ensuite, le crime advient : le parricide. On accuse très vite, l'un des fils, Dimitri. Dans la quatrième partie, on connaît les coupables mais l'innocent est condamné. Enfin, l'épilogue donne la parole à Aliocha qui, devant le cercueil d'un enfant, réaffirme sa foi en la bonté et en la résurrection. Pour Dostoïevski, il s'agit de produire « *une oeuvre achevée* », ou rien ne soit « *à corriger ou à supprimer*. »

Sylvain Creuzevault respecte la chronologie de l'oeuvre mais revendique « *l'infidélité – jusqu'à la torsion* » comme principe créateur pour « *retrouver un esprit théâtral dostoïevskien* ». Un rideau d'avant-scène monte ou descend pour matérialiser chacune des parties. La surface devient un écran où s'inscrivent de petits résumés sur les personnages ou sur l'action. Un visage, en gros plan, se projette sur un fond coloré sous le texte. Dès que les personnages se mettent à parler, la décontraction est de mise. Il devient clair, que la phrase placardée sur le mur du fond « *Si Dieu est mort, tout est permis* », peut être lue comme programmatique. L'adaptation s'autorisera tout. Et avant tout, la liberté de réécrire certains passages.

Le rire potache

Sur le plateau, la scénographie (**Jean-Baptiste Bellon**) reprend, en écho, celle du *Grand Inquisiteur*. Une boîte blanche aux portes arrondies évoque dans les premiers temps l'ermitage orthodoxe. Le mur du fond devient un espace de contradiction, d'un côté le religieux, de l'autre les slogans qui devraient être socialistes. On attendrait l'illustration de ce qui fonde le cœur des *Frères Karamazov*, le combat entre la foi portée dans le christianisme et son refus par ceux qui ne voient que la souffrance des innocents. Mais, les messages sont ridicules et n'ont plus de portée politique. « *Snéguiriov, filasse* » « *Ilioucha, fils de lâche* ».

Costumes et accessoires sont, pour la plupart, détournés pour moderniser l'ensemble ou pour prêter à rire. Au début, Aliocha porte dans son dos, un grand tapis, comme un sac de couchage de randonnée et ressemble à un christ en croix. Une pauvre branche de bouleau symbolise la forêt. Lorsque le Staretz meure, son cadavre pue. Aliocha vomit sur scène, tandis qu'une nonne débite une oraison funèbre stupide en se bouchant le nez. C'est Donald aux pays des Russes. Le rire fuse dans la salle. On boit des bières sur scène et on en distribue à l'entracte aux spectateurs. L'humour est l'artisan du renouvellement de la lecture du texte et d'une empreinte qui se veut contemporaine.

« Séjourner dans le monde »

Après l'entracte, deux espaces s'opposent, celui de la boîte de nuit, clignotant avec ses néons multicolores et celui de la prison, glacé, où deux personnages sont encagés. Dans les deux espaces, s'invite la mort. On regrettera, encore une fois, que des coups de feu soient tirés sur scène. On souhaiterait que des propositions plus créatrices remplacent le pistolet brandi et les détonations, qui ne peuvent que rappeler des heures sanglantes vécues.

Le spectacle se termine sur l'épisode de l'enterrement d'Ilioucha. Autour de la pierre brute, une foule anonyme, portant un masque lisse, se regroupe. Commence alors, le discours fraternel d'Aliocha qui invite « à *séjourner dans le monde* », ensemble, grâce au souvenir partagé. Comme les battements d'un cœur, la musique sourde, jouée en direct par **Sylvaine Héлары** et **Antonin Rayon**, souligne la force de l'image.

A l'Odéon, la mise en scène de Sylvain Creuzevault du roman de Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, moins chaotique que celle du *Grand Inquisiteur*, parvient à restituer les paradoxes qui en font sa richesse. ♥♥♥♥♥

Les Frères Karamazov

Odéon-Théâtre de l'Europe avec le Festival d'Automne à Paris

d'après **Féodor Dostoïevski** mise en scène **Sylvain Creuzevault**
artiste associé / création

avec **Nicolas Bouchaud, Sylvain Creuzevault, Servane Ducorps, Vladislav Galard, Arthur Igual, Sava Lolov, Frédéric Noaille, Blanche Ripoché, Sylvain Sounier**, et les musiciens **Sylvaine Héлары et Antonin Rayon**.

<https://mlascene-blog-theatre.fr/les-freres-karamazov-sylvain-creuzevault/>

traduction française **André Markowicz**

dramaturgie **Julien Allavena**

scénographie **Jean-Baptiste Bellon**

lumière **Vyara Stefanova**

création musique **Sylvaine Hélary, Antonin Rayon**

maquillage **Mytil Brimeur**

masques **Loïc Nébréda**

costumes **Gwendoline Bouget**

son **Michaël Schaller**

vidéo **Valentin Dabbadie**

DE LA COUR AU JARDIN

Yves Poey - Des critiques, des interviews webradio.

CRITIQUE

Les frères Karamazov

23 OCTOBRE 2021

Rédigé par Yves POEY et publié depuis Overblog



© Photo Y.P. -

Parricide la sortie !

Décidément, on ne peut pas dire que les relations intra-familiales s'arrangent, chez les Karamazov...

On l'attendait avec impatience, cette adaptation du monstre qu'est ce dernier roman de Fédor Dostoïevski.

Oui, il nous avait bien mis l'eau à la bouche, Sylvain Creuzevault, avec son époustouflante vision d'un des principaux chapitres du bouquin.

Son Grand Inquisiteur, porté sur ces mêmes planches de l'Odéon, constitua l'un des grands moments de la saison théâtrale passée.

Nous allons retrouver pour notre plus grand plaisir tous les ingrédients, tout ce qui fit le succès de cette entreprise dramaturgique fort réussie.

A commencer par l'adaptation même du livre.

Creuzevault, qui sait bien que les grands auteurs sont faits pour être chahutés, a joué selon ses propres dires au charcutier.

Dame, pour monter un pavé de plus de mille trois cents pages et réduire tout ceci à trois heures et quart, entracte compris, il faut y aller au tranchoir !

Mais y aller judicieusement et sans trahir le propos initial.

Ici, c'est le cas.

Si l'on sent évidemment une nouvelle fois une grande connaissance de l'œuvre, son adaptation contemporaine est des plus brillantes.

Nous voici donc en Russie très poutinienne, avec une vision très actuelle de l'âme russe.

C'est ainsi que papa Karamazov se retrouve tenancier ivrogne et débauché d'une chaîne de boîtes de nuits, limite mafieux, parlant haut et fort de façon totalement décomplexée, apostrophant nous autres les spectateurs, pourrissant la vie de ses fistons.

Bref, un rôle sur mesure pour Nicolas Bouchaud, qui fait si bien du Nicolas Bouchaud, ce pour quoi nous l'adorons tous autant que nous sommes.

Le comédien en veste de cuir bleu bling bling au possible va nous réserver encore cette fois-ci d'immenses moments, avec des envolées furieuses, des ruptures merveilleuses, des scènes de beuverie magnifiques, ou encore des tirades d'un cynisme absolu.

Sans spoiler, on peut dire qu'il est presque dommage qu'il soit trucidé...

Mais enfin, bon, il faut savoir s'arrêter de charcuter à temps.

De ce roman, Jean Genet en parlait comme d'« *une farce, une bouffonnerie énorme et mesquine* ». Sur le plateau, le metteur en scène, va recréer un joyeux et intense maelström dans le même dispositif scénique que l'an passé (nous savons d'emblée où nous mettons les pieds, avec cette palissade de bois, ces feuilles A4 collées avec les grosses lettres noires, cette nuée de néons...), et va donc re-surgir un joyeux et « bordélique » chaos savamment orchestré.

Le burlesque, la farce vont côtoyer le grand guignol.

De très grands moments nous attendent.

La scène de la puanteur du Starets Zossima fait partie de ceux-là.

Le religieux, Saint s'il en est, (Sava Lolov est une nouvelle fois remarquable) repose dans son cercueil.

Depuis quelque temps déjà, ceci expliquant cela...

Se déroule alors quelque chose de Tex Avery ou encore de Chuck Jones, avec une formidable mise en mouvement des corps des comédiens. L'effet est absolument drôlissime.

Je trouve que ce passage est l'un des plus réussis de ce spectacle.

Tout comme les scènes mettant en avant le procureur (encore et toujours le sidérant Sava Lolov) et l'avocat Fétiovitch (Nicolas Bouchaud qui revient nous enchanter).

Leurs tirades respectives provoquent bien des rires dans la salle.

Les très gros plans filmés en direct à l'iPhone, déformant quelque peu leurs visages, nous montrent les expressions et les mimiques des deux compères qui s'en donnent à cœur joie !

La vision de la Justice, sereine et indépendante est alors bien mise à mal.

Un vrai jeu de massacre.

Servane Ducorps nous ravit également.

Celle qui campa l'an passé un hilarant Donald Trump (si si...) est une Grouchenka très haute en couleurs !

Et puis nous retrouvons également les épatants Vladislav Galard (son Dimitri est poignant, sa Mme

Khoklakova très peu light est drôlissime...), Arthur Igual en Alexei tout énamouré de son Starets, Frédéric Noaille en Rakitine halluciné, (il fut une Margaret Thatcher inoubliable), Sylvain Fournier en Piotr, le garçon de café, ou encore Blanche Ripoché en Katérina Ivanovna.

Je n'aurai garde d'oublier de mentionner les jolis et troublants masques de Loïc Nébréda, ainsi que la très belle création musicale que l'on doit à Antonin Rayon aux claviers et aux synthétiseurs modulaires et à Sylvaine Hélary au piccolo et différentes flûtes ainsi qu'à la basse électrique.

Ces passionnantes trois heures un quart se déroulent sans aucun temps mort, sans nous laisser le temps de souffler. On se dit même qu'on en aurait bien repris pour une autre heure...

Ne passez pas à côté de cette nouvelle intelligente et passionnante adaptation de Sylvain Creuzevault, saluée hier par une véritable ovation on ne peut plus méritée.

Vous avez aimé *Le grand inquisiteur* ?

Vous adorerez ces *Frères Karamazov*-là !

Sinon, vous reprendrez bien une Beck's bio sans alcool, ou un Candy-up chocolaté ?



Les Frères Karamazov - Spectacles - Odéon-Théât...

*Les Frères Karamazov est un monstre. Comme pour Les Démon*s (mis en scène aux Ateliers Berthier à l'automne 2018), et après *Le Grand Inquisiteur* (créé&eac

<https://www.theatre-odeon.eu/fr/saison-2021-2022/spectac...>

ARTS MOUVANTS

CHRONIQUES DE SPECTACLES VIVANTS

Les Frères Karamazov de Fédor Dostoïevski m.e.s Sylvain Creuzevault



Sylvain Creuzevault nous plonge dans le roman vertigineux de Dostoïevski, les Frères Karamazov. Sur le rideau du Théâtre de l'Odéon défile le texte de Dostoïevski qui se délie comme pour mieux annoncer le drame qui va se nouer sous nos yeux.

Sur un ton cru, d'une verve magistrale, les personnages révèlent leurs caractères poussés à leur paroxysme.

Les Frères Karamazov est une histoire de famille, l'histoire d'une nation, du patriarcat qui impossible à respecter, injuste, amène inexorablement au parricide.

La scène s'ouvre sur la réunion de famille, règlement de comptes entre le père Fiodor Karamazov et ses fils que tout oppose.

Nicolas Bouchaud incarne toute la vulgarité du crapuleux Fiodor Karamazov, qui surjoue la victime 'ils m'accusent, ils m'accusent tous'.

Lui qui a abandonné ses fils, les a extorqués de l'héritage maternel, leurs laisse un monde qui tombe en lambeaux.

Fiedor a fait le malheur de ses fils. Aliochia le vertueux naïf, Dimitri l'écorché vif, Ivan l'intellectuel tourmenté et Smerdiakov l'illégitime, sont quatre frères, quatre fils, quatre raisons de tuer le père. Réellement il est des pères qui ressemblent à des malheurs.

Sylvain Creuzevault dans une mise en scène implacable nous confirme que rien est acquis.

Le saint, celui en qui Aliocha a placé toute sa foi pue.

Le Starets Zosime, mort, pue. Grouchenka, la mauvaise fille est la seule qui comprend le mal-être d'Aliocha.

Tout se veut le contraire de ce qu'il devrait être.

L'adaptation extrait l'essence du roman pour nous dire l'essentiel. Dieu n'est plus, le père n'est rien. Le parricide se justifie. Que reste t-il alors si ce n'est l'amour naïf d'Aliocha.

Dans se monde en déconstruction Aliochia seul vertueux parmi les crapules ne reniera pas Dieu mais le monde de Dieu. Dans un plaidoyer à la scénographie jubilatoire Sylvain Creuzevault nous démontre que la psychologie explique autant qu'elle peut déconstruire.

Sylvain Creuzevault dépouille le texte de Dostoïevski, sans jamais l'épurer. Tout est condensé, riche, intense. Il investit le parricide comme on investit les âmes de ces êtres en perdition.

Dans une mise en scène d'une puissance théâtrale aboutie Sylvain Creuzevault s'approprie la farce métaphysique de Dostoïevski et confirme après son adaptation du Grand Inquisiteur son acuité et son originalité artistique.



Crédit photo : Simon Gosselin

Les Frères Karamazov de Fédor Dostoïevski à l'Odéon, Théâtre de l'Europe, jusqu'au 13 novembre 2021

Mise en de Sylvain Creuzevault

avec : Nicolas Bouchaud, Sylvain Creuzevault, Servane Ducorps, Vladislav Galard, Arthur Igual, Sava Lolov, Frédéric Noaille, Blanche Ripoché, Sylvain Sounier

musiciens Sylvaine Hélary et Antonin Rayon

traduction française : André Markowicz

dramaturgie : Julien Allavena

scénographie : Jean-Baptiste Bellon

lumière : Vyara Stefanova

création musique : Sylvaine Hélary, Antonin Rayon

maquillage : Mytil Brimeur

masques : Loïc Nébréda

costumes : Gwendoline Bouget

son : Michaël Schaller

vidéo: Valentin Dabbadie

coproduction Odéon-Théâtre de l'Europe, Festival d'Automne à Paris, Théâtre national de Strasbourg, L'empreinte – scène nationale Brive-Tulle, Théâtre des Treize vents – centre dramatique national de Montpellier, L'Union – centre dramatique national de Limoges, La Coursive – scène nationale de la Rochelle, Bonlieu scène nationale – Annecy production Le Singe

Vu le vendredi 22 octobre 2021 à l'Odéon, Théâtre de l'Europe

- octobre 23, 2021



critiquetheatreclau.com

Le théâtre sert à nous orienter, et c'est pourquoi, quand on en a compris l'usage, on ne peut plus se passer de cette boussole. Alain Badiou

Les frères Karamazov d'après Fédor Dostoïevski adaptation et mise en scène Sylvain Creuzevault

26 Octobre 2021



©DR

Magnifique, Éloquent, Attrayant.

Sylvain Creuzevault nous avait enchanté par son adaptation « le Grand Inquisiteur » extrait fort et philosophique du roman.

Aujourd'hui, il met en scène avec grand brio, ce dernier grand roman de Dostoïevski qui a été publié en épisodes de 1879 à 1880 dans le *Messager russe*. C'est l'époque où les attentats se multiplient et Alexandre II est condamné par les Révolutionnaires.

« Les frères Karamazov » conte les luttes politiques, religieuses et philosophiques dont la révolte sanglante des fils et la mise à mort du père.

Mais c'est aussi quelque peu une intrigue policière, pleine de rebondissements, d'énigmes et de bouffonneries. QUI est le coupable ?

Roman qui ne pouvait que conquérir le peuple russe.

Sylvain Creuzevault nous offre en 3h de temps une adaptation remarquable, élocuente et poignante.

Dans un décor sobre et élégant, rappelant celui du Grand Inquisiteur. Un jeu de multiples néons, de grands panneaux blancs sur lesquels s'affichent des grosses lettres noires. – " Si Dieu est mort, tout est permis"

Fiodor Karamazov apparaît, ce père indigne, ivrogne, propriétaire de boîtes de nuit. Il est arrogant et grossier, insulte ses fils et le public. Nous sommes subjugués et transportés au cœur de ce drame familial.

Tour à tour, les comédiens nous amusent et nous bouleversent.

Amusés par cette scène burlesque et drôlissime de la mise en cercueil du Starets dont le corps répand un odeur nauséabonde.

Bouleversés par l'enterrement du jeune enfant, Ilioucha dont l'histoire nous crève le cœur. Sylvain Creuzevault nous émeut et nous réjouit par cette mise en scène et cette adaptation intelligente, judicieuse et poignante. Les comédiens que nous avons applaudis et adorés pour la majeure partie lors du « Grand Inquisiteur » jouent avec une grande justesse et un remarquable talent.

La musique en live et les variations de luminosité des néons mobiles, intensifient les émotions. Merci à Tous.

Très beau moment théâtral.

Claudine Arrazat

avec

Nicolas Bouchaud : Fiodor Karamazov, le père Païssy, l'avocat Fétioukovitch

Sylvain Creuzevault : Ivan Karamazov

Servane Ducorps : la mère Iossif, Grouchenka, Mamounette

Vladislav Galard : Dmitri Karamazov, un prêtre, Mme Khokhlakova, Ilioucha

Arthur Igual : Alexeï Karamazov

Sava Lolov : le Starets Zossima, le Polonais, le Procureur

Frédéric Noaille : Snéguiriov, Rakitine

Blanche Ripoché : une moniale, Katérina Ivanovna, Pavel Smerdiakov

Sylvain Sounier : un moine, Piotr, le policier Kolia

les musiciens : Sylvaine Hély et Antonin Rayo

Du 22 octobre au 13 novembre 2021 Odéon 6ème

Les Frères Karamazov traduction française André Markowicz

dramaturgie Julien Allavena

scénographie Jean-Baptiste Bellon

lumière Vyara Stefanova

création musique Sylvaine Hély Antonin Rayon

maquillage Mityl Brimeur

masques Loïc Nébréda

costumes Gwendoline Bouget

son Michaël Schaller

vidéo Valentin Dabbadie

Tournée 2021 - 2022

23 et 24 novembre — L'empreinte — scène nationale Brive-Tulle

12 au 14 janvier — Théâtre des 13 vents — CDN de Montpellier

17 et 18 février — Points communs — scène nationale de Cergy-Pontoise

11 au 19 mars — Théâtre national de Strasbourg

24 et 25 mars — Bonlieu — scène nationale d'Annecy

13 et 14 avril — La Coursive — scène nationale de La Rochelle

29 et 30 avril — Teatro nacional São João — Porto



« Les Frères Karamazov »

Pointer le loufoque chez Dostoïevski pour mieux le servir

28 octobre 2021



Les Frères Karamazov sont considérés comme un monument de la littérature mondiale. On se doutait que Sylvain Creuzevault n'allait pas en respecter la lettre au risque d'en perdre l'esprit. Ainsi qu'il le dit « L'infidélité est une pratique nécessaire pour retrouver un esprit théâtral dostoïevskien ». Pour Dostoïevski, l'homme est noyé dans un univers irrationnel et incompréhensible. En le laissant libre de croire ou pas, Dieu l'a rendu malheureux. La lutte entre le Bien et le Mal est indécise. Que va en faire Sylvain Creuzevault ? Il a été inspiré par ce que disait Jean Genet du roman « une farce, une bouffonnerie énorme et mesquine puisqu'elle s'exerce sur tout ce qui faisait de lui un romancier possédé, elle s'exerce contre lui-même avec des moyens astucieux et enfantins dont il use avec mauvaise foi ».

Que retrouve-t-on du roman ? L'histoire familiale ? Oui mais pas trop, une bonne partie s'inscrit sur le mur du fond de scène et les lettres se brouillent parfois comme les relations houleuses de cette famille. L'intrigue policière ? Oui, avec de brusques moments de réalisme hyper théâtralisés, comme l'arrestation de Dimitri avec policiers en armes et prisonnier en cage. Le chemin métaphysique ? Oui, ce qui importe ce sont les combats des personnages avec leur conscience plus que leurs crimes. Le chemin politique ? On le voyait plutôt dans l'adaptation qu'avait faite, au printemps dernier, Sylvain Creuzevault du chapitre du roman intitulé *Le grand Inquisiteur*.

Ce qui l'emporte ici c'est ce que dit Genet « Tout acte a une signification et la signification inverse. Les actes et intentions charmants provoquent la catastrophe ... Tout est ceci et son contraire, il ne reste que de la charpie. L'allégresse commence ».

La pièce démarre par la visite de la famille Karamazov au monastère du Starets Zossime, mais le père apparaît déjà comme un débauché, âpre au gain (propriétaire de boîte de nuit dont le néon clignote sur le plateau), le fils Dimitri comme un jouisseur qui claque l'argent. Quant au cadet Alexis, avec son sourire permanent, est-il si saint et innocent, lui qui ferme les yeux sur tout ? Quand le Starets, le Saint homme meurt, foin du miracle attendu, son corps pue ! Et le metteur en scène, fidèle en cela à Dostoïevski, continue à nous égarer. Grouchenka est-elle une pauvre jeune fille trompée par un officier polonais qui l'a abandonnée ou une putain qui se joue du père et du fils Karamazov. Elle-même le dit « on ne peut pas me faire confiance ». Au tribunal le procureur explique les mobiles de l'accusé, Dimitri, mais aussitôt l'avocat (magnifique interprétation de la plaidoirie par Nicolas Bouchaud) leur donne un sens inverse. Dimitri aurait commis le pire des crimes, le parricide, mais qu'est-ce qu'un père si celui-ci n'a rien du père auquel on pense car « il est des pères qui ressemblent à des malheurs ».

Devant la scène un piano, un plateau blanc dans la première partie, monastère ou autres lieux, une paroi de verre dépoli au début de la seconde partie, à travers laquelle on suit les personnages tels des ombres floues à l'image de leurs déclarations contradictoires, avant de revenir, à la fin, au blanc de la lumière crue de la prison. Au mur des phrases sont écrites, « Si Dieu est mort, tout est permis » ou encore « Compassion, piège à cons ». Les acteurs cassent en permanence le quatrième mur. Ils s'adressent à la salle. A l'entracte ils partagent des bières avec des spectateurs, une flûtiste joue un air yiddish.

Sylvain Creuzevault retrouve une partie des acteurs du *Grand Inquisiteur*. Lui-même incarne un Ivan opaque et ambigu, Arthur Igual est Alexei le mystique. Nicolas Bouchaud est flamboyant en Fiodor, le père débauché prêt à dépouiller ses fils et qui veut posséder celle qu'aime son fils Dimitri, mais aussi en avocat qui interpelle la salle dans sa fulgurante plaidoirie. Servane Ducorps est une magnifique Grouchenka jouant des contradictions avec une passion destructrice.

Une déconstruction réjouissante et pleine de folie qui éclaire le génie des *Frères Karamazov*.

Micheline Rousselet

Jusqu'au 13 novembre au Théâtre de l'Odéon – Place de l'Odéon, 75006 Paris – du mardi au samedi à 19h30, le dimanche à 15h – Réservations : 01 44 85 40 40



Théâtre : « Les frères Karamazov » de Fédor Dostoïevski mes de Sylvain Creuzevault

Par Laurent Scheiner, le 29 octobre 2021 — Fédor Dostoïevski, Frères Karamazov, sylvain creuzevault, Théâtre de l'Odéon — 3 minutes de lecture

Sylvain Creuzevault vient de signer la mise en scène des *Frères Karamazov* d'après Fédor Dostoïevski au théâtre de l'Odéon. Ce spectacle s'apparentant à une farce tient compte malgré tout des lignes politiques et philosophiques sous-jacentes qui agitent le dernier quart du XIX^e siècle. Adaptant ce roman fleuve à la scène Sylvain Creuzevault a réussi à traduire avec modernité ce chef d'oeuvre de la pensée occidentale.

Par-delà cette histoire de parricide, Dostoïevski met en lumière la place de l'homme aux prises avec ses croyances : athéisme ou croyance en Dieu. L'enjeu se situe à ce niveau. Si Dieu est mort tout est possible. Cet athéisme ouvre la voie à la dissolution du bien et mal. L'homme conquiert sa liberté abandonnant une morale édictée par les évangiles. La frontière entre le bien et le mal devient alors floue. Mais à ce point du renoncement, l'homme n'est-il pas tenté de prendre la place de Dieu. C'est ce que fustige Dostoïevski dans son oeuvre. Le floutage de bien et du mal ramène l'homme vers une figure de soumission quelle qu'elle soit. Ivan dénoncera davantage la récupération de la religion chrétienne par homme qui choisit d'asseoir son pouvoir sur ses congénères. L'oeuvre, elle-même met l'accent sur le mensonge. Tout le monde ment. Personne n'est sincère. Ce raccourci procède du mensonge que représente Dieu. Si Dieu n'existe pas, on le remplace par d'autres figures : le père ou la mère patrie. L'homme a besoin d'une soumission pour exister.



Sylvain Creuzevault, intelligemment résume sur de grands panneaux déroulants le contexte de cette œuvre, permettant d'aborder les scènes qui semblent capitales pour la bonne compréhension du public. La mise en scène est très riche et exigeante. Les tableaux se succèdent avec fluidité et les comédiens tous excellents enlèvent cette adaptation avec brio. L'humour, qui prédomine à cette adaptation, se conjugue à la perfection avec les idées maîtresses de l'auteur.

Laurent Schteiner

***Les frères Karamazov* de Fédor Dostoïevski**

Mise en scène de Sylvain Creuzevault

traduction française André Markowicz

avec Nicolas Bouchaud, Sylvain Creuzevault, Servane Ducorps, Vladislav Galard, Arthur Igual, Sava Lolov, Frédéric Noaille, Blanche Ripoché, Sylvain Sounier et les musiciens Sylvaine Héлары et Antonin Rayon

- dramaturgie **Julien Allavena**
- scénographie **Jean-Baptiste Bellon**
- lumière **Vyara Stefanova**
- création musique **Sylvaine Héлары, Antonin Rayon**
- maquillage **Mytil Brimeur**
- masques **Loïc Nébréda**
- costumes **Gwendoline Bouget**
- son **Michaël Schaller**
- vidéo **Valentin Dabbadie**
- ©Simon-Gosselin

Théâtre de l'Odéon

Place de l'Odéon

75006 Paris

loc : 01 44 85 40 40

22 octobre – 13 novembre – à 19h du mardi au samedi, 15h le dimanche

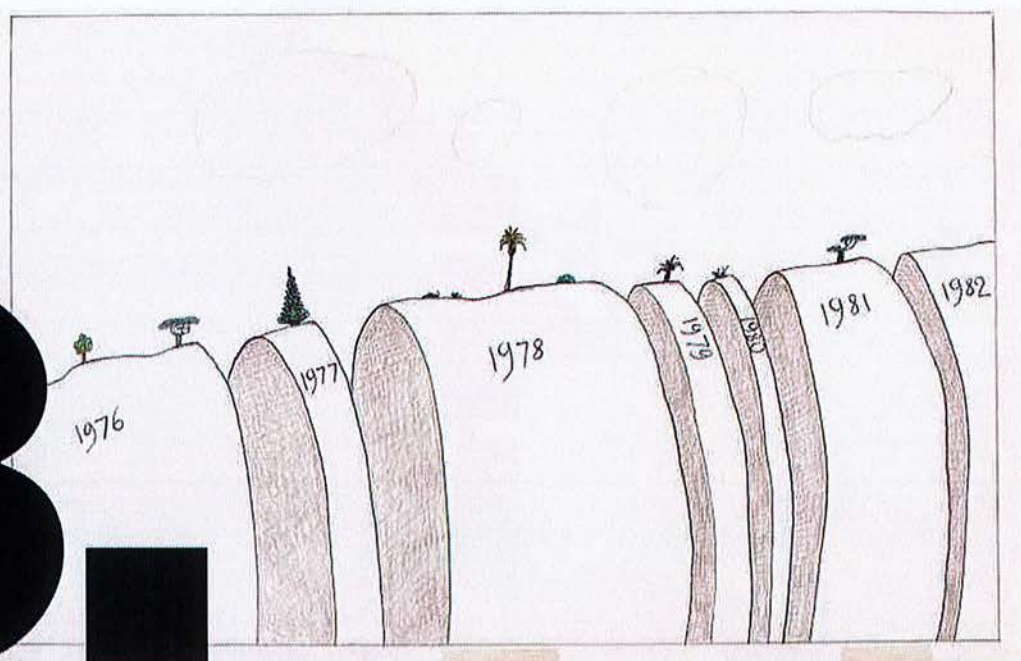
Tournées :

- **23-24 novembre : L'empreinte – Scène de Brive-Tulle**
- **12-14 janvier : Théâtre des treize vents – Centre Dramatique national de Montpellier**
- **17-18 février : Points communs – nouvelle scène nationale de Cergy-Pontoise**
- **11-19 mars : Théâtre national de Strasbourg**
- **24-25 mars : Bonlieu Scène Nationale – Annecy**
- **13-14 avril : La Coursive : scène nationale de La Rochelle**
- **29-30 avril : Teatro national Sao Joao – Porto**



ELLE CULTURE

3.



INVENTION, ÉMOTION, CONCISION : C'EST LE TRAIT DE GÉNIE DE SAUL STEINBERG (1914-1999), ILLUSTRATEUR STAR DU «NEW YORKER», DANS L'EXPOSITION LA PLUS SMART DE L'AUTOMNE.

« SAUL STEINBERG ENTRE LES LIGNES », jusqu'au 28 février 2022, centre Pompidou, Paris-1^{er}.



4.



TRANCHES DE VIE

Les 200 ans de la naissance de Dostoïevski, le jeune metteur en scène Sylvain Creuzevault ne pouvait pas passer à côté. Depuis « Notre terreur », pièce de 2009 sur la Révolution française, il a adapté « Le Capital », de Marx, « Faust » et plusieurs pavés du maître russe. Cette fois, il passe « Les Frères Karamazov » sur le grill. Que va-t-il faire de ce polar métaphysique de 1 300 pages où l'on cherche qui des quatre frères a tué le père (prénommé aussi Fédor, tiens donc) ? Expert dans « l'art de se faire charcutier », comme il le dit lui-même, Creuzevault a découpé les plus beaux morceaux de l'œuvre, les a tournés, retournés, saupoudrés de Heiner Müller et de Jean Genet – lequel parlait des « Frères... » comme d'une « bouffonnerie énorme et mesquine ». Soit la promesse d'un spectacle aussi glouton que plein d'envolées.

« LES FRÈRES KARAMAZOV », du 22 octobre au 13 novembre, théâtre de l'Odéon, Paris-6^e.

THÉÂTRE

FÉDOR, J'ADORE !

PAR THOMAS JEAN

ÉCRANS À CRAN

Autre ambiance avec les « Démon » vus par Guy Cassiers. Au début, ça sonne comme un vaudeville russe : on discute de Paris et de Londres avec envie et mépris mêlés ; on arrange un mariage en un claquement de doigts ; on badine avec l'amour. Le tout dans un décor de palais de cristal qui dit

toute la fragilité d'un XIX^e siècle à bout de souffle. Expert en adaptations de romans-monuments (avant Dostoïevski, il y eut Proust ou Musil), le metteur en scène anversoïse nous plonge au cœur (brûlant) des « Démon », entre jeunes révolutionnaires et vieille garde qui ne sait plus où donner de la tête. Nous non plus, d'ailleurs, tant la vidéo, omniprésente, décompose les relations entre les personnages. Un tourbillon scénique duquel surnagent la noble Varvara et la mystique Maria, soit Dominique Blanc et Suliane Brahim en majesté.

« LES DÉMONS », jusqu'au 16 janvier 2022, Comédie-Française, Paris-1^{er}.

THE SAUL STEINBERG FOUNDATION/CENTRE POMPIDOU, MINAM-CCI/AUDREY LAURANS/DIST. RAYNAUD ADMP 2021, SIMON COSSUIN / CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE/CCI COMÉDIE-FRANÇAISE, CONDOR DISTRIBUTION



Culture



----> **LES FRÈRES KARAMAZOV**

DE SYLVAIN CREUZEVAULT ★

[THÉÂTRE]

Un drame familial, une enquête policière, des réflexions métaphysiques... Il y a tout ça à la fois dans *Les Frères Karamazov*. Le metteur en scène Sylvain Creuzevault adapte cette intrigue complexe en mettant l'accent sur la bouffonnerie des personnages et poursuit ainsi son exploration de l'œuvre de Fiodor Dostoïevski. • B.M.

> du 22 octobre au 13 novembre
à l'Odéon-Théâtre de l'Europe (3h15)





THÉÂTRE DU NORD
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL LILLE TOURCOING HAUTS-DE-FRANCE - ÉCOLE - DIRECTION DAVID BOSSE

TAMARA AL SAADI
MARINE BACHELOT NGUYEN
PAULINE BAYLE
DEVALLET BIDIEFONO
TUE BIERING
DAVID BOBÉE
CASEY
SONIA CHIAMBRETTO
BÉATRICE DALLE
GILLES DEFACQUE
LORRAINE DE SAGAZAN
VIRGINIE DESPENTES
PENDA DIOUF
EVA DOUMBIA
KARIMA EL KHARRAZE
ALAIN FRANÇON
CÉLESTE GERME
LISA GUEZ
KAORI ITO
CHRISTIANE JATAHY
THOMAS JOLLY
NHLANHLA MAHLANGU
EMMANUEL MEIRIEU
DIEUDONNÉ NIANGOUNA
SOLÈNE PETIT
JOËL POMMERAT
TIPHAINÉ RAFFIER
CHRISTOPHE RAUCK
TIAGO RODRIGUES
ARMEL ROUSSEL
YUVAL ROZMAN
KIRILL SEREBRENNIKOV
YOANN THOMMEREL
ANNE-CÉCILE VANDALEM

SAISON 21-22
www.theatredunord.fr 03 20 14 24 24

FESTIVAL D'AUTOMNE, 50^E ÉDITION

LES TROIS OGRES

Gwenaël Morin, Sylvain Creuzevault et Julien Gosselin célèbrent un théâtre de la radicalité.

Ils ne sont pas frères, ils n'ont pas le même âge, ils ne font pas les mêmes spectacles. Gwenaël Morin (52 ans), Sylvain Creuzevault (39 ans) et Julien Gosselin (34 ans) ont pourtant un point commun : ils ont le théâtre dans la peau. Invités du cinquantième Festival d'automne, ces metteurs en scène s'apprêtent à y faire tourbillonner le vent de l'excès, de l'insoumission et de la radicalité.

Leurs représentations ne sont pas des longs fleuves tranquilles où on s'abandonne à de douces rêveries. Les coutures y explosent, pulvérisant les limites de plateaux trop étriqués pour contenir le débordement des désirs. Parce qu'ils aiment le théâtre plus que tout, ils le célèbrent avec faste et irrévérence. Ils l'honorent et l'agressent. Ils le gorgent de lumières ou l'immergent dans le noir, le saturent de sons, le pétrifient dans le silence, l'étirent vers d'interminables durées. Ils y propulsent jusqu'à épuisement leurs bandes de comédiens. Ils lui font une confiance absolue : sur scène réside leur espoir en un monde différent, à défaut d'être meilleur.

Ce sont des ogres qui avalent le bras lorsqu'on leur tend la main. Pour satisfaire leur soif de mots qui sauront agrandir leurs horizons intimes, ils choisissent des auteurs à la mesure de leurs démesures : Dostoïevski pour Sylvain Creuzevault, qui souffle sur les braises christiques et démoniaques des *Frères Karamazov*. Leonid Andreïev, un autre Russe (1871-1919), en qui Julien Gosselin a découvert son double mélancolique. Sophocle, Eschyle, Racine et Nietzsche du côté de Gwenaël Morin, qui espère, avec ce précipité de textes, « retrouver la nature sauvage du théâtre et faire une œuvre du chaos ». Sa proposition vise les sommets : envergure des tragédies grecques, excellence de l'alexandrin racinien qui ne peut, dit-il, mener qu'au « dépassement de soi » et découverte nocturne de la *Naissance de la tragédie*, de Nietzsche, que les interprètes liront du soir jusqu'au petit matin. Le metteur en scène, qui aspire à « l'ivresse dionysiaque » cherche dans la fatigue l'accès à un niveau de conscience qui ne soit pas « supérieur mais nouveau ». Les spectacles sont, pour lui, « une articulation entre deux mondes », en aucun cas un aboutissement. Raison pour laquelle il fuit les représentations refermées sur elles-mêmes, si soigneusement emballées qu'elles semblent sortir d'une chambre froide : « Je ne résiste pas à la tentation de transformer, refaire, je ne suis jamais satisfait, je reprends, je rallonge. Tout ça, c'est pour ne pas mourir. »

Les Frères Karamazov, mise en scène de Sylvain Creuzevault, du 22 octobre au 13 novembre, Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris 6^e.

Le Passé, mise en scène de Julien Gosselin, du 2 au 19 décembre, Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris 6^e.

Uneo uplusi eurstrag dies/Andromaque à l'infini/Les Exilées/La naissance de la tragédie, mise en scène de Gwenaël Morin, du 8 au 30 octobre, Maison des Métallo, Paris 11^e.



Faire du théâtre, oui, pourvu qu'il soit vivant : ce serait ça, leur cri de ralliement. *« Quand c'est parfait, c'est achevé, mais quand c'est achevé, c'est que c'est mort »*, s'insurge Sylvain Creuzevault. Sur les plateaux du presque quadragénaire, interrompant le flux du jeu et l'organisation d'actions structurées, s'immiscent des béances, des vacances, des ellipses durant lesquelles la mise en scène fait mine de refluer vers les hors-champs et cède sa place à la brutalité du néant. *« Je ne veux pas qu'on croie à ce qu'on voit »*, soutient le créateur à qui on doit des désordres narratifs et scéniques défiant les lois de la linéarité : *« J'agence les couleurs, les matériaux mais je montre aussi les sutures. »* Ses spectacles vont et viennent entre fiction et réel, passé et présent, chuchotements et cris, silences et logorrhées. Ce qui s'édifie est menacé d'anéantissement dans la seconde qui suit. *« J'aimerais construire de la destruction »*, précise Sylvain Creuzevault qui entre dans Dostoïevski comme *« on entre dans une mine, en y laissant des traces du passage »*. Ceux qui rêvent d'un théâtre unifié, joli à regarder, agréable à entendre feraient mieux de passer leur chemin. Avec *Les Frères Karamazov*, ce noyau dur de culpabilité et d'innocence mêlées où l'homme se débat à l'ombre d'un Dieu aussi vénéré qu'haïssable, le créateur prépare son offensive : faire surgir un *« théâtre cardiaque, organique, qui brûle par les deux bouts mais avec des moments de suspens »*. Dans ce suspens qui troue la représentation se glisse l'aveu *« de ses incapacités et de ses impuissances »*. Ne sont-elles pas aussi les nôtres ?

L'excès qui caractérise ces trois artistes impétueux n'est pas une fin en soi mais un outil. Saturer

le plateau de signes ou le vider de sens, entre ces deux extrêmes que sont le trop-plein et le rien, une même urgence s'exprime : les gestes esthétiques ne trouveront leur salut que dans leur mise en danger permanente. *« Je construis des projets avec trop de choses dont je sais qu'elles mettront ma création en difficulté. Mais ce trop est mon garde-fou pour éviter la facilité »*, concède Julien Gosselin, aux prises avec plusieurs écrits de Leonid Andreïev. Pas dupe de la réception du public, il sait à quel point le volume assourdissant des musiques, les images vidéo surplombantes ou les torsions du temps qu'il opère en accélérant et ralentissant les rythmes peuvent exaspérer les gens assis dans les gradins. Mais il assume : *« Je ne peux pas envisager un affrontement pacifié avec les spectateurs. Je dois créer des zones dans la représentation qui seront problématiques. Je mets des obstacles pour que ça ne soit pas bien. »* Brouiller les messages jusqu'à rendre les paroles inaudibles, salir les images lorsqu'elles deviennent trop belles, éloigner l'acteur du public à coup de films désincarnant le corps sur un écran plasma : le metteur en scène s'emploie à semer les motifs de discorde entre spectacle et spectateur. Autant de *« mises en tension »* qui provoquent des bribes de présent partagé. Le risque d'une désertion du public ? Il le court. Tant pis si la salle se vide. Ce sera toujours mieux qu'un accueil consensuel et passif. Julien Gosselin veut créer *« de la mort et de la nostalgie »*. Au regret d'un monde finissant qu'il lit dans les récits de Leonid Andreïev s'ajoute sa propre intuition du lent déclin d'un *« académisme »* du théâtre. Malgré les apparences, il n'en est pas le fossoyeur. — **Joëlle Gayot**

Victoria Quesnel et Carine Goron dans *Le Passé*, mis en scène par Julien Gosselin.



LES FRÈRES KARMAZOV

Théâtre de l'Odéon - Paris

Sylvain Creuzevault

Karamazov, actuels et vivants

Après *Les Démons* et *Le grand Inquisiteur*, Sylvain Creuzevault continue ses relectures stimulantes de l'œuvre de Dostoïevski avec *Les Frères Karamazov* qu'il approche par sa dimension grotesque et farcesque.



Avec *Les Frères Karamazov*, Sylvain Creuzevault s'attaque à une montagne. Cette œuvre ultime de Dostoïevski, plus de 1000 pages, est un monument de la littérature mondiale. Non seulement elle a influencé des écrivains du monde entier (de l'américain Faulkner au Turc Orhan Pamuk, en passant par le colombien Garcia-Marquez) mais de nombreux penseurs et philosophes ont reconnu leur dette à l'égard de Dostoïevski. C'est le cas de Nietzsche ("il est le seul qui m'ait appris quelque chose en psychologie") et de Freud (qui consacra aux Frères Karamazov tout un article en 1928).

Ce livre, publié entre 1879 et 1880 résume toute l'expérience humaine et philosophique de Dostoïevski, qui devait mourir un an plus tard. Le fil conducteur s'apparente à un roman policier : lequel de ses fils a tué l'ignoble Fiodor Karamazov ? Est-ce Dmitri, le militaire passionné ? Est-ce Ivan l'intellectuel torturé ? Est-ce le pur Alioucha, tenté par une vocation monastique ? Ou bien est-ce Smerdiakov, le fils bâtard ?

La transposition de Dostoïevski au théâtre est presque naturelle, et a souvent été tentée car l'œuvre contient de nombreux dialogues. La plupart de ces adaptations sont graves, sérieuses, fascinées par la complexité psychologique de Dostoïevski. Mais **Sylvain Creuzevault prend le**

contrepied de ce genre de lectures. Il cherche à aborder la montagne Karamazov par son versant comique, grotesque, grinçant. Il s'est choisi deux guides de lectures iconoclastes, Heiner Müller et Jean Genêt, qui avait été bouleversé par ce livre ("Il me semble après cette lecture que tout roman, poème, tableau, musique, qui ne se détruit pas, je veux dire qui ne se construit pas comme un jeu de massacre dont il serait l'une des têtes, est une imposture").

Sylvain Creuzevault reprend cette idée du jeu de massacre : "Dostoïevski place tous ses personnages sur un cheval à bascule jusqu'au point critique où celui-ci se renverse. C'est un mécanisme assez proche de la commedia dell'arte. Ce mouvement de bascule s'observe particulièrement sur la question de la foi et du doute qui obsède Dostoïevski. Il fait basculer le doute jusqu'à y trouver des parcelles de foi. Il creuse la foi jusqu'à y trouver des ferments de doute. On a l'impression que Dostoïevski s'acharne à déchirer ce qu'il vient d'écrire."

Ce spectacle (durée prévue, plus de trois heures) s'annonce aussi foisonnant que passionnant. A travers ses partis pris sans concession, Creuzevault a l'art de faire ressortir tout ce qui rend Dostoïevski actuel et vivant.

Jean-François Mondot

■ *Les Frères Karamazov*, d'après Dostoïevski, adaptation et mise en scène par Sylvain Creuzevault, avec Nicolas Bouchaud, Servane Ducorps, Vladislav Galord, Arthur Igual. Théâtre de l'Odéon, Place de l'Odéon 75006 Paris, 01 44 85 40 40, du 22/10 au 13/11